

JAMES MALLON



**MANUEL DE SURVIE
POUR LES PAROISSES**

Pour une conversion pastorale

ARTÈGE

Manuel de survie pour les paroisses

Titre original :

« *Divine Renovation : From a Maintenance to a Missional Parish* »

Traduit de l'anglais par Julie Gubbini

© 2014, Novalis Publishing Inc.

ISBN : 978-2-896-88019-5

<http://www.divinerenovation.net/>

Tous droits réservés pour la France
et les pays francophones.

© 2015, **Groupe Artège**

Éditions Artège

10, rue Mercœur - 75011 Paris

9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsartege.fr.

ISBN : 978-2-360406-77-7

ISBN epub : 978-2-360401-46-8

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

gelées tandis que les canots se tenaient à distance et regardaient. Seules deux chaloupes allèrent au secours des survivants. On fit déplacer des passagers pour exploiter au maximum les places disponibles et il est avéré que certains passagers de première classe se plaignirent de terribles désagréments. Le temps que les autres occupants des canots se souviennent enfin de leurs devoirs et s'approchent des victimes, seuls neuf survivants furent retrouvés et trois d'entre eux succombèrent finalement d'hypothermie.

Pendant le visionnage du film, j'étais frappé de voir que c'était une métaphore de l'Église. C'est pour la mission que nous existons. Comme Jésus, nous avons été envoyés pour « aller vers et sauver » ceux qui périssent et il reste encore beaucoup de places disponibles dans les canots. Or, comme trop souvent, en tant qu'Église, nous nous tenons à distance, plus soucieux de nos propres besoins et de notre propre confort. Peut-être que si quelques personnes nageaient jusqu'à nous, nous les aiderions, mais irions-nous vers eux ? Il ne s'agit pas seulement de remettre en cause notre zone de confort, cela est complètement en dehors de notre cadre de référence, car nous avons oublié notre identité dans les moindres détails. Les canots de sauvetages sont là pour sauver les gens. L'Église aussi. Nous entretenons nos canots, nous les peignons, nous servons les passagers, nous les maintenons en bon état et organisons des jeux de cartes, mais nous ne les utilisons pas pour ce pour quoi ils ont été créés. Tout membre d'équipage qui oserait déranger la vie de la chaloupe entendrait très vite un chœur de plaintes de la part des passagers opposés à un quelconque dérangement. Nous regrettons la tragédie de la perte de la foi, de la sécularisation, des fermetures d'églises et ainsi de suite, mais il ne nous vient pas à l'idée de prendre les rames et de ramer.

La Mission

Ainsi, si nous existons pour la mission, quelle est la mission de l'Église ? Pour répondre à cette question, il faut regarder les derniers versets de l'évangile de saint Matthieu, le passage connu de l'envoi en mission (Mt 28,19-20). Ici, les disciples hésitants reçoivent cet ordre : « Allez ! De toutes les nations faites des disciples : baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé. » Les traductions de ce texte varient légèrement, mais ce qui est indéniable c'est que Jésus confie quatre missions à son Église naissante : allez, faites, baptisez et enseignez. Parmi ces quatre injonctions, on peut voir, dans la version grecque originale, que l'une est sous la forme d'un verbe conjugué et que les trois autres sont des participes. Un verbe conjugué est toujours la charnière grammaticale d'une phrase. Et les participes sont des formes verbales qui, bien qu'elles qualifient une phrase, ne prennent leur sens qu'à travers le verbe conjugué. Il en va ainsi pour l'envoi en mission. L'un de ces verbes est le centre grammatical de la phrase et donc, également, le centre théologique. Au fil des ans, quand j'intervenais dans des conférences, je demandais aux groupes de me dire lequel des verbes selon lui est la charnière de l'envoi en mission et par conséquent, notre raison d'être, cette mission qui fait notre identité. J'ai interrogé des groupes de laïcs, de prêtres et même d'évêques. J'ai interrogé des grands groupes et des petits groupes pour obtenir toujours le même résultat. C'est toujours le plus petit nombre qui choisit la bonne réponse. Cela ne désigne pas quelques personnes, mais une minorité incroyablement petite. Une fois, dans un groupe de six cents personnes, seulement deux personnes donnèrent la bonne réponse. Une

autre fois, ce furent seulement une vingtaine de personnes qui répondirent juste dans un groupe de trois mille. Ces résultats disproportionnés reflètent la crise d'identité qui accable notre Église et révèlent un parti pris profond et inconscient contre la mission même que le Seigneur a placé au cœur de son appel.

Que choisissiez-vous : d'aller, de faire, de baptiser ou d'enseigner ?

Voici la réponse :

Le verbe fini est « faire », littéralement « faire des disciples » (*math-eteusate*). Cette mission est le cœur même de l'envoi en mission et c'est autour d'elle que tous les autres aspects missionnaires de l'Église s'articulent : aller, baptiser, enseigner. Considérez ceci : dans les derniers siècles, l'Église catholique avait le mérite d'être une grande Église missionnaire. Nous sommes allés. Nous possédons une riche tradition d'enseignement et sommes reconnus pour nos écoles, nos universités et nos programmes éducatifs. Nous enseignons. Certainement, nous savons comment baptiser et célébrer tous les autres sacrements, mais notre faiblesse pastorale, la mission avec laquelle nous avons le plus de difficultés est celle qui réside au cœur même de la mission confiée par le Christ à l'Église : faire des disciples.

Faire des disciples

Que voulons-nous dire par faire des disciples ? Dans la culture pastorale, nous utilisons souvent des termes tels que « disciple » ou « apôtre » sans comprendre le sens de ces mots. Le terme « disciple » est si essentiel à l'appel de Jésus que nous devons en connaître la signification. Le mot grec pour « disciple » est *mathetes* qui, à son tour, vient du verbe

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rencontrer personnellement pour devenir un disciple.

Jean-Paul II

Trois ans après ce document crucial, et après les trente-trois jours de pontificat de Jean-Paul I^{er} en 1978, le cardinal Karol Wojtyła, évêque de Cracovie, va recevoir l'anneau du pêcheur et continuer à propager les notions d'appel universel à la sainteté et à la mission qu'il a entendues au concile Vatican II. *Evangelii nuntiandi* fut une exhortation apostolique écrite après un synode d'évêques réunis à Rome en 1974 sur les questions de la signification, la définition et l'importance de l'évangélisation. Karol Wojtyła, secrétaire général du synode, a joué un rôle majeur dans l'élaboration du document. Huit mois après son élection, le 9 juin 1979, au cours de sa première visite apostolique en Pologne, Jean-Paul II, lui qui a été déterminant dans la formulation de documents clés du Concile et dans l'écriture d'*Evangelii nuntiandi*, invente l'expression « nouvelle évangélisation ». Il utilisa ce terme à ce moment-là, mais ce n'est que quatre ans plus tard qu'il le définit. C'est dans une allocution au CELAM, le Conseil épiscopal latino-américain, en 1983, qu'il dit de la nouvelle évangélisation qu'elle serait « novatrice dans son ardeur, dans ses méthodes et son expression ».

Le thème de l'évangélisation est apparu constamment tout au long de son ministère et de ses textes. Dans sa lettre encyclique *Redemptoris missio* (*La Mission du Rédempteur*), publiée en 1990, il dit ceci :

« J'estime que le moment est venu d'engager toutes les forces ecclésiales dans la nouvelle évangélisation et dans la mission *ad*

gentes. Aucun de ceux qui croient au Christ, aucune institution de l'Église ne peut se soustraire à ce devoir suprême : annoncer le Christ à tous les peuples » (RM n° 3).

Saint Jean-Paul II déclare sans équivoque que la proclamation du Christ est non seulement le sommet de toute activité évangélisatrice, mais le devoir suprême de l'Église et de tout croyant. Aucun de nous ne peut s'en passer. Il développe ce thème dans sa lettre apostolique *Novo millennio ineunte* (*Sur l'Entrée dans le nouveau millénaire*) de 2001 pour marquer la clôture de l'année du grand jubilé.

« Cette passion ne manquera pas de susciter dans l'Église un nouvel esprit missionnaire, qui ne saurait être réservé à un groupe de “spécialistes” mais qui devra engager la responsabilité de tous les membres du peuple de Dieu. Celui qui a vraiment rencontré le Christ ne peut le garder pour lui-même, il doit l'annoncer » (n° 40).

L'évangélisation est maintenant une obligation morale. Ne pas évangéliser est presque un acte égoïste. Si nous trouvons un trésor et que nous le gardions pour nous, alors nous serions moralement coupables. Le père Bob Bedard, fondateur des Compagnons de la Croix, une communauté de prêtres, disait que l'évangélisation était l'image d'« un mendiant qui indique à un autre mendiant où trouver du pain ». Jésus est le pain de vie et l'eau vive, et nous vivons dans un monde rempli de gens qui ont faim et soif. Au nom du respect de ces derniers, nous donnons trop souvent du pain et de l'eau mais nous dissimulons presque le fait que nous le faisons en son nom. Sans parler du fait que nous leur donnons rarement Jésus lui-même. Cette profonde division dans l'activité missionnaire de l'Église entre la justice

et la charité d'un côté et l'évangélisation de l'autre a été abordée par le pape Benoît XVI.

Benoît XVI

Josef Ratzinger, présent au concile Vatican II comme conseiller théologique du cardinal Frings, a participé à toutes les sessions du Concile et y a joué un rôle clé par l'aide qu'il a apportée aux évêques allemands dans la modification des documents et du programme préparés pour les évêques par la Curie romaine. Il était également personnellement impliqué dans l'élaboration et la reformulation de nombreux documents conciliaires. En tant que bras droit du pape Jean-Paul II tout au long de son pontificat, Josef Ratzinger fut un témoin direct du développement de l'appel à la nouvelle évangélisation. Il continue à l'officialiser en tant que pape Benoît XVI à travers deux développements majeurs : la création en juin 2010 de l'Office pour la promotion de la nouvelle évangélisation, et par la convocation du treizième synode des évêques en octobre 2012 pour traiter de « la nouvelle évangélisation pour la transmission de la Foi chrétienne ».

Bien que ces deux avancées manifestent concrètement la réponse du Magistère à la nouvelle évangélisation, ses textes et le contenu des documents de la Curie romaine sous son pontificat contiennent le langage d'une évangélisation nouvelle dans son ardeur, ses méthodes et son expression. Elles prolongent l'avancement et l'affinage qui avait commencé à prendre forme dans le développement des idées de Paul VI par Jean-Paul II. La distinction entre évangélisation et catéchèse s'accroît, car l'évangélisation s'identifie davantage à la proclamation qui mène à la rencontre. Sous Benoît XVI, un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

3

MAISON DE DOULEUR

L'expérience d'une Église installée dans la routine

Comme je l'ai mentionné dans le chapitre précédent, au conclave précédant son élection, le cardinal Jorge Bergoglio avait écrit une réflexion en quatre points sur le pape dont l'Église aurait besoin. Il y décrit un pape qui aiderait l'Église à se souvenir de sa vraie identité : être une Église « appelée à sortir d'elle-même pour aller vers les périphéries ». Il nous prévient que si l'Église ne fait pas cela, si elle ne « sort pas d'elle-même pour évangéliser, elle deviendra autoréférentielle et tombera malade ». Cette « autoréférentialité », avertit-il, est une situation « grave » dans laquelle l'Église ne glorifie plus le Christ, mais cherche à se glorifier elle-même. L'Église succombe au « pire des maux » et devient une « Église mondaine qui vit en elle-même, par elle-même et pour elle-même ». L'Église est donc devenue une maison de douleur, car notre Église est malade. Ce qui cause cette maladie, c'est le grave oubli de notre identité la plus profonde : à savoir que nous sommes missionnaires, que nous sommes une Église « appelée à sortir d'elle-même ».

Lorsque quelqu'un souffre d'amnésie profonde, il y a toujours des conséquences. La conscience de cette perte d'identité donne lieu à une sensation de douleur. C'est également le cas à l'intérieur de l'Église, la maison de Dieu, construite sur la pierre angulaire du Christ qui a pour fondations les apôtres et les prophètes (Ep 2,20). C'est une demeure spirituelle faite de pierres vivantes : les membres fidèles de l'Église (1P 2,5). Si nous ne savons plus quelle est notre identité la plus profonde, nous en ressentirons de la douleur : douleur institutionnelle, et douleur dans les membres individuels. Si

l'Église doit être reconstruite, elle doit d'abord être guérie. La première étape vers la guérison est de cibler la douleur.

Lorsqu'on va consulter un médecin, on le fait parce qu'une douleur ou une sensation pénible indique que quelque chose ne va pas. Le médecin demande alors de décrire la douleur. Quels sont les symptômes ? Où avez-vous mal ? Parler de la douleur et de ses maux n'est pas simplement une pratique stérile ou, pire, un signe d'indiscipline ou de faiblesse spirituelle. Au contraire, la tradition des lamentations a une origine biblique. On trouve des lamentations tant collectives qu'individuelles dans la plupart des psaumes, dans le Livre de Jérémie (20,7-18) et, bien sûr, dans le Livre des Lamentations. Ces passages de la Bible sont des manifestations flagrantes et d'une brutale honnêteté de la façon et de l'endroit où ça fait mal. En tant qu'Église, nous ferions bien d'en tirer des leçons et de les imiter.

« Voilà pourquoi je pleure, mes yeux fondent en larmes » (Lm 1,16).

Au cours de mes dix-sept années de sacerdoce dans ce petit coin du monde qu'est l'Est canadien, j'ai remarqué que même ceux qui sont les « pierres vivantes » du temple de Dieu ne manquent pas de peine. Il y a d'abord cette douleur trop courante de voir sa famille et d'autres fidèles s'éloigner de l'Église, de la foi en Jésus-Christ et même de la foi en Dieu. Cette douleur est particulièrement aiguë dans la vie de beaucoup de paroissiens qui ont été témoins de l'apostasie générale de toute leur famille. Perplexes, ces fidèles se demandent : « Qu'ai-je fait de mal ? » en se battant avec leurs enfants et leurs petits-enfants indifférents ou hostiles envers l'Église et la foi. Beaucoup de larmes ont coulé. Sainte Monique n'a jamais eu autant d'enfants spirituels recourant à son intercession pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comme avant et ne fermons rien. On donne aux prêtres une deuxième, une troisième et parfois une quatrième paroisse. On demande aux prêtres à la retraite de reprendre leur activité pour la deuxième ou troisième fois et l'on fait venir de l'étranger des prêtres qui ne connaissent pas notre culture et qui ont des difficultés à communiquer avec les personnes qu'ils sont venus servir. Et nous assistons à tout cela tout en sachant qu'un jour, tout s'effondrera.

Il existe une vieille maxime militaire qui dit : « Celui qui défend tout, ne défend rien. » En voulant tout faire tourner, les ressources précieuses (financières et humaines) s'épuisent. Le prêtre est souvent coincé entre un évêque exaspéré qui essaye de tirer un nouveau lapin de son chapeau, son propre sens du devoir et des paroissiens exigeants qui veulent faire savoir que rien ne doit changer bien qu'ils sont la deuxième paroisse que le prêtre porte sur ses épaules. Il y a six ans environ, lors d'une messe d'ordination dans notre cathédrale, l'un des prêtres assis derrière moi chuchota après l'onction des mains : « De la chair fraîche ! ». C'était plutôt amusant sur le moment, mais cela évoquait une dimension de cette douleur ressentie par le prêtre, à savoir que nous sommes de la chair fraîche hachée par une grosse machine. Nous avons consenti à offrir notre vie en sacrifice, mais pas à une grosse machine qui se réfère à elle-même et « vit par elle-même et pour elle-même ».

C'est vraiment douloureux de savoir que le navire se précipite sur les rochers et de ne rien pouvoir faire pour changer sa course. C'est une douleur de prodiguer des soins palliatifs et des funérailles non seulement pour nos fidèles, mais également pour nos paroisses qui meurent lentement, mais sûrement. C'est une douleur de me demander pourquoi j'ai donné ma vie et pourquoi je dois inventer ma propre théologie pour rationaliser ce manque de fruits, ce manque de vitalité, et ce déclin constant.

Lorsque tous les rêves de renouveau s'évanouissent, le ministère pastoral ne consiste plus qu'à être un fou de Dieu et à se tenir au pied de la croix pour donner un sens à sa souffrance. Tout cela correspond à la douleur de voir une Église en déclin, une Église malade, une Église qui glisse vers l'aliénation, en faisant sans arrêt la même chose tout en attendant des résultats différents. La douleur est encore plus intense pour tous ceux qui aiment l'Église et croient vraiment qu'elle ne doit pas agir ainsi et que Dieu veut qu'elle aille bien et se développe.

Grâce à l'amour du Seigneur, nous ne sommes pas anéantis ;

« Ses tendresses ne s'épuisent pas ;
elles se renouvellent chaque matin,
oui, ta fidélité surabonde.

Je me dis : « Le Seigneur est mon partage,
c'est pourquoi j'espère en lui » » (Lm 3, 22-24).

Quelles sont les options qui se présentent aux responsables dans une telle situation ?

La première est d'abandonner et de rester. Ils renonceront à toute passion, tout zèle ou tout idéalisme. Ils n'espèrent plus et pourtant, retenus par la peur, ils restent à leur poste. Cela vaut malheureusement pour certains de nos prêtres et laïcs dans le ministère pastoral. Puisqu'ils n'ont d'autre solution, ils passent le temps. Dans l'œuvre importante de J.R.R Tolkien, la trilogie du *Seigneur des anneaux*, nous distinguons cette dynamique dans la personne de Denethor, l'intendant souverain du royaume du Gondor. Il est l'intendant et non le roi. La lignée de rois s'est éteinte il y a plusieurs siècles laissant le royaume sous la gestion d'un intendant. Mais le Gondor s'est maintenu par l'espoir presque surnaturel que le roi reviendrait réclamer son trône, espoir que Denethor a perdu. Malheureusement, il y a beaucoup

trop de responsables dans notre Église qui ont succombé à la tentation de Denethor. Ils ont perdu tout espoir de possibilité d'un renouveau et se sont habitués à l'idée d'un déclin et d'une mort inévitables. Ils restent pourtant en poste et font souffrir les membres de leur paroisse qui ont encore une ambition et un désir de renouveau. Le pape François a dit de cette réalité dans *Evangilii gaudium* qu'elle était une forme de « mondanité ». Il y dit :

« Dans ce contexte, se nourrit la vaine gloire de ceux qui se contentent d'avoir quelque pouvoir et qui préfèrent être des généraux d'armées défaites plutôt que de simples soldats d'un escadron qui continue à combattre » (EG n° 96).

La meilleure option est de rester et de combattre, de s'accrocher à sa vision des choses, au zèle et à la passion qui vous a persuadé de vous lancer. C'est un véritable combat, comme ceux qui luttent contre les eaux pour garder la tête hors de l'eau. Mais quelle épreuve ! On trouve, au cœur du problème, la lutte pour garder l'espérance. Denethor a fait des erreurs qui ont mené à la perte complète de son espérance. Avant tout, il avait, auparavant, oublié qu'il n'était qu'intendant et qu'il n'était ni un roi ni le roi. Tout simplement, il avait oublié que le roi avait promis de revenir. Nous aussi dans l'Église, nous ne sommes que des intendants qui attendons le retour du roi. Nous sommes des gestionnaires dont le rôle est défini par le fait que le roi reviendra pour réclamer ses biens. Cela ne devrait pas nous donner une fausse impression de pacifisme, pour nous laver les mains de toute responsabilité, mais en même temps ce sens des responsabilités doit nous inculquer avec clarté que c'est son Église et que c'est lui le souverain, le « Dieu qui donne vie ». Je pense à ces paroles de saint Augustin¹ : « Agissez comme si tout

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nos fidèles ne connaissent pas grand-chose et s'intéressent peu aux problèmes théologiques du XVI^e siècle. Déjà prédisposés à une pensée pélagienne, ils entendent constamment le mot « mérite », et cela pose un problème. Si nous sommes bien attentifs, nous pouvons voir que la liturgie elle-même nous donne l'antidote. Dans la prière sur les offrandes de la huitième semaine du temps ordinaire, nous demandons de la miséricorde de Dieu ainsi « que ce que vous donnez comme source de mérite nous aide aussi à atteindre la récompense du mérite ». Peut-être devrions-nous tenir compte des directives contenues dans le Missel romain lui-même, à savoir que de temps en temps, les paroles des prières liturgiques peuvent être le sujet de prêches et d'enseignements.

Le jansénisme

Les hommes ont toujours considéré la miséricorde divine comme scandaleuse et injuste. Je pense notamment à la parabole des ouvriers de la vigne qui travaillent tout le jour et sont mécontents que ceux qui n'ont travaillé qu'une heure aient reçu le même salaire (Mt 20,1-16). C'est très humain de croire, au plus profond de nous, que nous gagnons notre récompense en fonction seulement de ce que nous faisons. C'est la mesure de la justice humaine. Or, les voies de Dieu ne sont pas nos voies.

La résistance à la révélation radicale de la miséricorde divine s'est à nouveau manifestée dans l'histoire de l'Église sous forme d'un rigorisme moral appelé jansénisme au XVII^e siècle. S'il tire son nom de Cornelius Jansen, prêtre et théologien hollandais mort en 1638, le jansénisme s'oppose à ses débuts au pélagianisme. Jansen étudiait les textes de saint Augustin, particulièrement ceux qui démontraient une ferme opposition

aux enseignements du pélagianisme. Tandis que ce dernier met l'accent sur la liberté humaine, au point de rendre la grâce de Dieu inutile, les jansénistes la mettent tellement en avant qu'ils oublient le besoin de liberté humaine. Bien que ce soit le point de départ de ce système de pensée, vers le milieu du XVII^e siècle, les jansénistes eurent adopté un rigorisme moral qu'ils considèrent comme la preuve nécessaire de la faveur et de la grâce divines. Leur théologie voyait la liberté d'un si mauvais œil qu'elle finit par devenir élitiste et adopter le même genre d'ascétisme que le pélagianisme qu'elle condamnait.

Les religieuses du couvent de Port Royal à Paris³, bastion janséniste du XVII^e siècle, furent ainsi décrites par l'un de leurs contemporains : « Aussi chastes que des anges et aussi orgueilleuses que des démons. » Le jansénisme enseignait, par exemple, que l'absence de péché mortel ne suffit pas pour recevoir la sainte Communion. Le bon chrétien doit être couvert de la grâce divine au point d'être totalement détaché du péché. Donc, pour être « digne » de l'eucharistie, un communiant devra être entièrement détaché de tout péché. Tandis que le jansénisme se répandait à travers l'Europe, la pratique de l'abstinence de communion devenait chose commune. La réception fréquente de la sainte Communion ne serait réintroduite que sous saint Pie X, plus de deux siècles plus tard. En insistant sur le rôle de la grâce efficace de Dieu, le jansénisme deviendra, avec le temps, un mouvement dispensateur de perfection morale et de rigueur. Sa vision négative de la nature humaine s'affirma à un tel point qu'il se retrouva au même niveau que le pélagianisme qu'il cherchait originellement à condamner.

Malgré la condamnation formelle de l'Église à son égard, le jansénisme quittera le continent au XVIII^e siècle pour s'installer dans les séminaires irlandais. Il y formera et déformera toute une

génération de prêtres, qui propageront cette version du catholicisme dans la grande vague des missions irlandaises aux XIX^e et XX^e siècles. Le monde de la théologie et de la spiritualité catholiques est vaste, mais quel fidèle de l'Église en Occident n'a jamais eu à l'esprit cette image d'un Dieu distant, froid et inapprochable et cette vision d'une vie chrétienne impitoyablement exigeante de perfection morale ?

Bonne Nouvelle ?

À plusieurs reprises, le pape François a décrit l'Église comme un hôpital pour les pécheurs et non comme une sorte de club pour les parfaits. Il est clair que la Bonne Nouvelle du salut résonne et est reçue comme telle dans la seule mesure où nous avons saisi sincèrement la mauvaise nouvelle de notre condition déchu. La nouvelle que je n'ai pas le cancer n'aura d'impact que si j'avais pris conscience que j'étais malade. Une telle bonne nouvelle ne sera ressentie comme telle que si j'ai vraiment accepté la mauvaise nouvelle de ma maladie. Par conséquent, le pélagianisme paralyse la capacité du croyant à recevoir la Bonne Nouvelle en tant que telle, précisément, puisque finalement Jésus m'inspire par ses beaux enseignements moraux et par sa vie exemplaire. *In fine*, je peux me sauver. Le rigorisme moral et l'ascétisme remplacent la grâce et la miséricorde.

C'était vrai du pélagianisme et c'était aussi le fruit du jansénisme. La sempiternelle tentation humaine de l'autojustification, de l'autosuffisance, avait gagné. Ce n'est pas Dieu qui nous rend digne, c'est nous-mêmes. Une Église pélagienne ou janséniste ne connaît pas vraiment la miséricorde radicale, scandaleuse, de Dieu. Ou bien nous n'avons pas besoin d'être pardonnés, ou bien le pardon est une nécessité. Quoi qu'il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

laquelle il suppliait presque les catholiques d'apprendre à connaître et à aimer l'Évangile, pour la plupart, un demi-siècle après le concile Vatican II, la Bible est encore un territoire inconnu. Bien que nous disposions de l'imprimerie depuis un demi-millénaire, et que nous sachions tous lire et écrire depuis un siècle, nous sommes encore tenus par une mentalité de l'ancien temps où il n'était pas courant de prendre la Bible et de la lire. Le cléricalisme du passé a laissé la plupart des catholiques dans une enfance spirituelle et ne les a pas formés au ministère.

Mais tout cela n'a-t-il pas changé ? Certainement, dans les années qui ont suivi le concile Vatican II, on essaya de se libérer du cléricalisme du passé. Mais paradoxalement, ces tentatives de décléricalisation de l'Église nous ont encore plus enfoncés dans le piège duquel on tentait de sortir. Je dis cela, car dans les années suivant le Concile, la « responsabilisation » des laïcs n'a fait que se tourner vers les types de ministère qui étaient déjà bien connus dans la vie de l'Église : les clercs. Par mégarde, nous avons enseigné à nos fidèles que l'accomplissement de leur identité de baptisés était de remplir des ministères essentiellement cléricaux par nature. Assurer les lectures à la Messe ou distribuer la sainte Communion était considéré comme le sommet du ministère chrétien. Dans certains cas, dans cette tentative de casser le moule clérical durant les années suivant le Concile, les laïcs furent invités à participer à la prière eucharistique, à présider des « offices de communion » tandis que les prêtres allaient s'asseoir parmi les fidèles, ou bien ils étaient invités à distribuer la communion à la messe tandis que les prêtres restaient assis à méditer sur la responsabilisation de leurs fidèles. Malgré des intentions probablement bonnes, nous voyons encore une fois les laïcs s'approprier ce qui était réservé aux personnes ordonnées, ou plutôt, les prêtres se décharger de

tâches propres au ministère des clercs sur les laïcs. Tragiquement, la vraie vocation des laïcs était encore méconnue et on continuait à inventer des formes cléricales de ministère tout à fait « normales ».

Par conséquent, le tout nouvel encouragement du concile Vatican II à découvrir l'appel universel de la mission a vécu une mort précoce. L'« apostolat des laïcs », auquel se réfère encore et encore le document, a pratiquement disparu des paroisses ordinaires, quinze ans après la clôture du Concile. Le « ministère laïc » a remplacé l'« apostolat des laïcs ». Le sens de cette substitution est d'une grande importance. Si la plus grosse crise de l'Église est une crise d'identité parce que nous avons oublié que notre identité est essentiellement d'être une Église missionnaire, l'allégement des tâches réservées aux clercs comme réponse présumée à l'appel au renouveau dans les documents conciliaires a aggravé la crise d'identité et a conduit l'Église à s'enfermer encore davantage sur elle-même. Le sens des mots est d'une importance majeure. L'« apostolat », c'est aller, être envoyé (du grec *apostollein*). L'utilisation de ce terme par les pères conciliaires nous a rappelé que l'orientation fondamentale du baptisé est de sortir, d'être missionnaire. La disparition de ce terme et la substitution du terme « ministère » connotaient une redéfinition de l'appel du baptisé vers une orientation *ad intra* davantage que *ad extra*.

Plus personne n'a à sortir ; tout le monde peut rester chez soi. La plupart des catholiques peuvent se contenter de leur rôle de spectateurs passifs et les plus dévoués peuvent assurer les lectures et même distribuer la sainte Communion. C'est la définition même d'une Église tournée vers elle-même, satisfaite dans son propre service et fermant les yeux sur la contradiction qu'elle vit. Comme le remarque *Evangelii gaudium*, cet état d'esprit limite la vocation des laïcs « à des tâches internes à

l'Église sans un réel engagement pour la mise en œuvre de l'Évangile en vue de la transformation de la société » (EG n° 102). L'appel au ministère laïc professionnel a trop souvent créé une autre catégorie à l'intérieur de la communauté des clercs. Puisque les paroissiens sont devenus plus nombreux et de plus en plus engagés, eux aussi pouvaient finalement assurer le rôle de ministres laïcs professionnels. Selon cette mentalité, le peuple pèlerin de Dieu atteindrait l'accomplissement eschatologique quand nous serions tous devenus ministres laïcs professionnels et passerions tout notre temps à nous servir les uns les autres dans l'Église.

Dans nos paroisses actuelles, malgré toutes les années passées à former des ministres laïcs, la majorité des catholiques reste endormie, des consommateurs passifs de « religion allégée ». Dans la plupart des cas, nous avons donné naissance à un nouveau groupe dans la communauté cléricale, ces personnes qui font ce que les catholiques ordinaires ne peuvent pas. Beaucoup ignorent complètement les fondamentaux de la foi, ne savent pas comment lire la Bible et n'ont pas évolué dans leur vie de prière depuis leur enfance. Le plus alarmant est que cela ne semble déranger personne ou du moins pas assez pour y faire quelque chose.

Dans sa définition du cléricalisme, le pape François a déclaré qu'il s'agissait d'« une complicité pécheresse : le curé cléricalise, et le laïc lui demande à être cléricalisé, parce que c'est finalement plus facile pour lui. Le phénomène du cléricalisme explique, en grande partie, le manque de maturité et de liberté chrétienne dans une bonne part du laïcat latino-américain ». Nous qui n'appartenons pas à l'Église d'Amérique latine pouvons-nous nous reconnaître dans cette description ? Les années qui ont suivi le Concile ont vu lesdits prêtres libéraux cléricaliser les laïcs et ces derniers étaient bien contents

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les valeurs

Que ce soit au niveau universel ou local, les fondations humaines de l'Église résident dans la culture humaine de cette Église. Quand nous parlons de la culture d'une église diocésaine ou d'une église paroissiale, nous ne parlons pas d'appartenance ethnique, mais plutôt des valeurs de cette communauté humaine. La culture de toute organisation se reflète dans ce qu'elle met vraiment en valeur. Ces valeurs ne se remarquent pas en priorité dans ce qui est dit, mais davantage dans ce qui est fait ou ce qui n'est pas fait. Elles sont communiquées par ce qui est célébré, par ce qui est toléré et par ce qui est présumé. Ces valeurs inexprimées qui modèlent la culture d'une paroisse représentent 80 % des valeurs, elles sont la partie immergée de l'iceberg. Quand bien même des églises auraient énoncé des déclarations de mission ou publié une liste de valeurs, tout cela ne constituerait que 20 % de ce qu'elles valorisent vraiment. Jésus enseigne que l'on ne construit sur le roc qu'en écoutant sa parole et en la mettant en œuvre. Il ne suffit pas seulement d'écouter. Il ne suffit pas seulement de parler de ce qui est valorisé. Ce sont nos actions qui communiquent nos vraies valeurs.

Pour identifier les valeurs d'une paroisse particulière, il faut regarder la façon dont elle gère son temps et son argent. Regardez son budget. Regardez l'organisation du personnel. Regardez quelles sont ses priorités par rapport à ce qui est fait et non par rapport à ce qui est dit, et vous serez en mesure d'identifier les valeurs de cette paroisse particulière. Si une paroisse dit que l'évangélisation est une priorité, quel est son budget pour l'évangélisation ? Ce que je veux dire, c'est qu'il est plus courant de voir un budget consacré au déblaiement de la

neige plutôt qu'à l'évangélisation. Si une paroisse dit qu'elle donne de l'importance à la formation des adultes, pourquoi n'y a-t-il aucun budget ni aucun personnel pour coordonner cette activité ?

Dans les paroisses, les cadres qui désirent sincèrement identifier les valeurs de leur communauté devraient jeter un œil au calendrier des activités. Comment les bâtiments sont-ils utilisés ? Pour quels types d'activités ? Évaluez la nature et la répartition des différentes utilisations de vos locaux. Regardez l'organisation du personnel. Ce sont des indices révélateurs. Avez-vous davantage de personnel administratif ou sanitaire que de personnel affecté à la pastorale ? Regardez et vous verrez si vous êtes une paroisse plus sensible aux infrastructures qu'aux humains. Comment le personnel affecté à la pastorale est-il composé ? Quelle part de vos ressources est destinée au ministère pastoral et quelle est la nature de ce ministère ? Nombreuses sont les paroisses qui ont un responsable de la formation religieuse à qui on a attribué un large éventail de responsabilités dont la formation des adultes et des enfants. Comment son temps est-il réparti entre toutes ses tâches ? Un jour, j'ai été envoyé en mission dans une paroisse des États-Unis qui se considérait comme une très grosse paroisse avec une école. Après avoir étudié les activités qu'ils proposaient, l'organisation du personnel et la gestion de leurs ressources, je me suis rendu compte que cette communauté était en fait une très grosse école à laquelle une paroisse était attachée. Pour ôter tous les doutes sur les vraies valeurs d'une paroisse, il suffit de faire une évaluation honnête de son budget, quelle que soit la déclaration de mission qu'on ait pu accrocher au mur. Tous les éléments qu'une paroisse valorise constituent sa culture.

Des valeurs communes

Toute paroisse possède une culture, mais cet aspect reste souvent caché, invisible et sans nom. Au fil des années, j'ai été fasciné par la question de savoir ce qui rend une paroisse forte et saine, et à l'inverse ce qui la rend faible et malade. J'ai étudié des cas d'églises catholiques et non catholiques, et il est frappant de voir que ces églises saines et en pleine croissance possèdent un ensemble de valeurs communes. Ces valeurs sont totalement différentes de celles des églises en déclin, qui se réduisent et meurent.

En août 2010, j'ai été nommé curé d'une paroisse relativement récente et importante de notre ville. Cette paroisse avait été formée quatre ans plus tôt par la fusion de trois paroisses du même secteur. C'est mon prédécesseur qui avait mené à bien le projet de réunir ces trois paroisses en vendant les trois églises afin d'en reconstruire une nouvelle, plus imposante, plus belle et ultramoderne dans le cadre de la nouvelle paroisse Saint-Benoît à Halifax en Nouvelle-Écosse. C'est trois mois après l'inauguration du nouveau bâtiment et le déménagement des paroissiens que je suis arrivé comme curé. Si nos valeurs se manifestent par ce que nous faisons et non par ce que nous disons, il est clair que les cadres de cette communauté avaient déclaré de manière audacieuse, mais non sans difficultés, que la mission de l'Église était plus élevée que la simple préservation de nos locaux et que là où nous allions était plus important que là où nous avions été. Alors que depuis plusieurs années, la mission de l'Église était subordonnée aux infrastructures, un pas audacieux avait été fait pour reconstruire les infrastructures dans le but de remplir la mission. Les valeurs fondamentales de cette communauté commençaient à changer.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'il est surtout dû à un désir de faire les choses pour en être débarrassé.

La triste vérité est que nous, les pasteurs, avons souvent entretenu cette culture minimaliste. Mais quel autre choix avions-nous puisque l'on travaillait dans un modèle de pastorale qui exigeait qu'on nourrisse des gens qui n'avaient pas faim ? Souvenez-vous que nous sommes issus d'une tradition qui se demandait : quelle proportion de la messe puis-je manquer pour que cela compte ? S'engager à privilégier la messe dominicale signifie que l'on cesse cette capitulation frustrante. Le minimalisme et le confort ne peuvent être les valeurs principales d'une église en bonne santé. Le minimalisme et le confort n'ont pas leur place dans la vie du disciple qui est appelé à sauver sa vie en la perdant. Quelqu'un a dit un jour que Jésus ne demande pas un peu plus, il demande tout. Si nos liturgies doivent être riches de sens et des « spectacles » transformateurs, elles ont besoin de respirer et de ne pas être contraintes dans la limite rigide d'une heure. De même il doit pouvoir y avoir assez de temps entre chaque messe pour que ceux qui ont soif de Dieu puissent s'attarder avec les uns et les autres à la sortie de la messe pour s'encourager et se soutenir. Nous les pasteurs sommes appelés à faciliter cela, même quand cela implique, horreur des horreurs, de changer les horaires de messe, de supprimer des messes auxquelles peu de fidèles assistent ou de prendre conscience que nous sommes confinés dans des bâtiments qui ne répondent plus aux besoins de ce nouveau contexte pastoral.

2. Hospitalité

J'étais un étranger, et vous m'avez accueilli

Un jour quelqu'un a dit que l'Église est la seule organisation qui existe principalement pour le bien de ceux qui n'y appartiennent pas. C'est la différence entre une église et une association. Les associations existent pour le bien de leurs membres. Je me rappelle une conversation avec un paroissien qui affirmait que mon rôle de curé était de répondre aux besoins des paroissiens. J'ai peut-être été trop prompt à lui faire remarquer que cela était une partie de « notre » travail (toute la communauté, pas seulement le prêtre), mais que mon rôle était principalement de mener une armée de missionnaires pour aller vers ceux qui ne faisaient pas encore partie de notre église. Cette orientation missionnaire est l'identité qui doit être adoptée, presque incarnée et pas seulement de façon abstraite. À nouveau, c'est la différence entre ce que nous disons que nous valorisons et ce que nous valorisons au plus profond de nous. L'hospitalité ne veut donc pas dire être aimable avec nos amis et toutes les personnes qui nous ressemblent, pensent et parlent comme nous, mais accueillir l'étranger.

Les yeux d'un étranger

Quand nous regardons cette valeur, nous devons nous demander à quoi ressemble l'expérience du dimanche matin pour une personne qui n'est pas encore convaincue. Il y a plusieurs années, je gérais une mission de paroisse dans un diocèse voisin. Après avoir roulé pendant plusieurs heures sous une tempête de neige, je suis arrivé à la paroisse un quart d'heure avant le début de la messe du samedi soir. Le curé de cette paroisse et moi-même avons échangé nos chaires pour le week-end et il n'était donc pas là. Lorsque je suis entré dans

cette église relativement petite, personne ne m'a salué alors qu'il ne faisait aucun doute que j'étais un visiteur. Lorsque j'ai demandé au gardien où étaient les toilettes, il me répondit un grognement et fit un geste vers ce qui ressemblait à des toilettes. Je portais une écharpe qui recouvrait mon col romain et donc personne ne pouvait voir que j'étais un prêtre. Le contraste avec la manière dont les gens me répondirent après que j'eus ôté mon écharpe pour révéler mon identité fut frappant.

En tant qu'étranger, j'étais Jésus et personne ne m'a accueilli. En tant que prêtre, j'étais seulement un prêtre, et c'était la routine : « Oui mon Père, non mon Père, tout ce que vous voudrez mon Père ». Je ne veux pas m'en prendre à cette paroisse en particulier, car, malheureusement, elle n'est pas si différente de ce que j'aurais trouvé dans n'importe quelle autre paroisse. Ce fait révèle un défaut dans notre culture et par conséquent dans nos valeurs en tant que catholiques. Ce que j'ai vécu dans cette petite paroisse n'est pas particulièrement dû au fait que je n'ai pas été reconnu comme étranger (c'est un aspect de la vie religieuse où les petites églises ont un avantage sur les grosses églises). Mon expérience reflète une valeur qui considère la célébration eucharistique comme une expérience privée et anonyme et qui fait de l'appel à accueillir l'étranger un point contesté.

Qui fait partie de l'équipe ?

Le premier pas pour adopter complètement la valeur d'hospitalité est de commencer par une équipe d'accueil. Nous avons vraiment besoin de quelques personnes pour s'occuper de l'accueil à chaque messe et bien que cela paraisse évident, nous devons avoir une équipe faite de gens qui aiment accueillir les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ce qui est nouveau est mauvais et ce qui est ancien est bon.

L'ancien et le nouveau

Jésus dit : « Tout scribe devenu disciple du royaume des cieux est comparable à un maître de maison qui tire de son trésor du neuf et de l'ancien » (Mt 13,56). Je me souviens que lorsque j'étudiais la théologie, un professeur nous a dit, non sans sagesse, que les mystères de la foi chrétienne impliquent toujours une relation des deux à la fois. Cette approche des deux à la fois possède aussi un grand mérite pastoral, particulièrement en ce qui concerne la musique. L'ancien doit avoir sa place dans notre culte car l'Église est toujours la Communion des saints perpétuée à travers les âges. Être catholique, c'est faire partie de l'Église « universelle » (du grec *kath' holon*) et cette « Église universelle » ne se limite ni dans l'espace ni dans le temps. Rendre gloire à Dieu dans l'eucharistie, c'est entrer dans quelque chose de bien plus grand que nous et largement plus vaste qu'une seule expression culturelle à un moment donné. Il est impossible d'exclure l'ancien.

Être catholique, c'est aussi être missionnaire. Tout en conservant précieusement l'ancien, l'Église ne peut pas être uniquement le dépositaire des choses anciennes, quelle que soit leur beauté. Elle doit refléter la face de Dieu qui, d'après saint Augustin, est « beauté si ancienne et si nouvelle ». La divine liturgie doit aussi avoir une dimension apostolique et mettre en application les réalités anciennes et éternelles en sorte qu'elles soient comprises et reçues par tous les fidèles. Elle doit parler leur langue. Le neuf est nécessaire et même les psaumes nous commandent de « chanter au Seigneur un chant nouveau » (Ps

33,3 ; 40,3 ; 96,1 ; 98,1 ; 144,9 ; 149,1).

Pour cette raison, je crois que la musique que nous entendons dans la liturgie doit essayer d'épouser à la fois le nouveau et l'ancien et doit résister à la tentation de chercher le compromis avec une sorte de dénominateur commun. L'uniformité n'est pas une valeur catholique, et la diversité doit être la bienvenue dans la musique présente dans la liturgie sans crainte de son influence sur l'unité. Une uniformité imposée fait violence à l'unité. Il nous faut redécouvrir les trésors musicaux anciens et leur donner une place dans notre culte. C'est un besoin fondamental de se rappeler que le culte de l'Église est beaucoup plus important que nos inclinations paroissiales du moment. Il est essentiel de prier avec de nouveaux chants et de nouveaux instruments. Nous devons chercher à rendre un culte à Dieu avec de la musique qui parle à toute l'assemblée, une musique qui n'est pas étrangère et qui plaît à tous.

Dans ma paroisse, nous cherchons à accueillir l'ancien et le nouveau en proposant différents types de liturgies à chacune des messes du week-end. Ainsi, nous célébrons une expérience diversifiée de la musique qui épouse l'étendue de l'expression musicale de l'Église et nous laissons les paroissiens libres de choisir le style de célébration qui leur convient le mieux. Notre messe anticipée du samedi soir est animée par une chorale de taille moyenne qui chante des offertoires traditionnels du livre de chants accompagnés au piano ou à l'orgue. La messe dominicale de 9 heures est animée par un orchestre moderne composé d'une guitare électrique, d'une guitare basse, d'une guitare acoustique, d'un synthétiseur et d'une batterie. Le son est mixé par un professionnel pour assurer la meilleure qualité, et le groupe joue une variété de chants anciens et nouveaux, mais dans un style contemporain. Cette messe tend à attirer le plus de jeunes foyers et nous mettons une sacrée ambiance !

J'aime beaucoup !

À la messe de 11 heures 15, nous avons une chorale de trente personnes qui interprète des chants polyphoniques et des pièces classiques accompagnés à l'orgue. On peut parfois y entendre du grégorien. Certaines parties de la messe sont quelquefois en latin et cela donne à l'ensemble tout son faste. J'aime énormément aussi ! Notre messe du dimanche soir est soutenue par un chœur de quinze paroissiens qui chante surtout des chants modernes. Nous avons la grâce d'avoir un choix de quatre atmosphères uniques de prière. La paroisse agit ainsi en coordinatrice avisée en mettant en valeur l'ancien et le nouveau.

La beauté

Il existe une autre valeur très catholique : la beauté. La musique, comme art ancien, n'existe jamais pour elle-même ou bien elle deviendrait seulement fonctionnelle. Si elle est belle, elle véhicule le divin car celui qui est la Beauté se trouve toujours dans le beau. Aussi contribue-t-elle fortement à l'effet « ouah ! » que nous devons nous efforcer de rechercher dans chaque célébration de l'eucharistie. La beauté évoque souvent une réponse silencieuse. Il en est ainsi lorsque nous contemplons un magnifique coucher de soleil ou une œuvre d'art exceptionnelle. Cela peut aussi être notre réponse à une musique liturgique extraordinaire et je trouve cela mesquin d'insinuer qu'être absorbé par l'écoute de quelque chose de beau n'implique pas une « participation pleine, consciente et active ».

Il y a une place dans la liturgie pour ce type de participation, mais les normes en matière de musique dans la liturgie supposent d'ouvrir notre bouche et de chanter des louanges au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

soit de bonne qualité et faire des efforts dans ce sens-là en n'oubliant jamais notre contexte. Après les affrontements théologiques du XVI^e siècle, les réformateurs protestants ont réagi face à ce qu'ils considéraient comme un manque de considération pour la parole de Dieu et la prédication. Après la réforme, le duel sacrement/Parole s'est prolongé avec la réaffirmation par le concile de Trente de la centralité des sacrements dans la vie de l'Église. (C'était, bien entendu, une opposition erronée. Il n'y aurait jamais dû y avoir à choisir entre l'un ou l'autre : à la fois les sacrements et la Parole sont importants.) Par conséquent, la prédication biblique n'est pas une forte caractéristique de l'Église catholique moderne et même si un demi-siècle est passé depuis le concile Vatican II, nous avons toujours du mal à appliquer les lignes directrices claires définies par les pères conciliaires.

Banquet ou fast-food ?

Tandis que nous abordons la mission de la prédication, il faut garder en tête que la parole de Dieu est un banquet et non un fast-food. « Long » et « court » sont des termes associés et ont besoin d'être discernés à la lumière de nos cultures paroissiales et de nos pratiques. Le nombre de plaisanteries que j'ai pu entendre à la suite de la publication d'*Evangelii gaudium* n'a pas été mince. On n'a pas manqué de me rappeler que le pape François avait recommandé que les homélies soient « brèves ». Sans attendre, j'ai rétorqué que le pape François disait que l'homélie ne devait pas prendre la forme d'un discours ou d'une lecture et que sa définition de « long » était une heure entière !

« Le prédicateur peut être capable de maintenir l'intérêt des gens durant une heure, mais alors sa parole devient plus importante que la célébration de la foi » (EG n° 138).

Les dimanches, je prêche pendant quinze à vingt minutes et ne m'en excuse pas. La mission de la prédication est essentielle et nous devrions la prendre au sérieux. Elle rapporte gros et nous devons bien l'accomplir. Je ne crois pas que les fidèles qui s'assoient sur nos bancs et qui ont vraiment soif de la parole de Dieu puissent recevoir assez de nutriments pour la semaine à venir si on leur sert juste un hors-d'œuvre homilétique de cinq minutes. La proposition d'une prédication plus robuste et intentionnelle sera reçue favorablement par les affamés, mais sera rejetée par ceux qui n'ont pas faim. Dans toutes nos églises, une partie de l'assemblée se réjouirait si l'on s'engageait à une homélie de cinq minutes tous les dimanches. Ils se réjouiraient encore davantage si on supprimait simplement l'homélie. Mais la mission du berger est de paître ses brebis et je ne pense pas que la portion de chacun devrait être mesurée en fonction de celle des brebis qui n'ont pas faim. Pour quelques petits groupes dans les différentes paroisses où j'ai servi, réside presque le sentiment que l'homélie est un supplément intrusif que l'on doit endurer plutôt qu'une partie essentielle de la liturgie et qu'elle prend sur le temps qu'il faut pour recevoir la sainte Communion et se préparer à partir.

Peut-être que si nous faisons plus attention au style et au contenu de notre prédication, nous ferions de l'homélie moins un test d'endurance qu'une célébration joyeuse de la foi. Le pape François nous a répété maintes et maintes fois la place centrale du kérygme ou de la première annonce. Dans *Evangelii gaudium*, il rappelle à l'Église qu'elle est « la première », « mais pas parce qu'elle se trouve au début et qu'après, elle est oubliée

ou remplacée par d'autres contenus qui la dépassent » (EG n° 164). Prêcher sera alors toujours christocentrique et évangélique. Saint Paul a dit : « Nous proclamons un Messie crucifié » (1Co 1,23). Chaque homélie, peu importe le contexte, se doit de prêcher Jésus Christ, sa mort et sa résurrection, et la vie nouvelle trouvée en lui par une vie de foi, d'espérance et de charité. Chaque fois que nous prêchons, nous devrions énoncer cela clairement et inviter à répondre à celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos » (Mt 11,28). Ainsi, ceux qui entendent peuvent être amenés à cette rencontre personnelle nécessaire avec Jésus, ce qui fait au départ que nous devenons son disciple.

Lorsque nous prêchons, nous devons délibérément parler à la personne dans son entièreté (esprit, cœur, conscience et volonté). Notre prédication liturgique et non liturgique devrait être intelligente et informative, mais ne pas ressembler à une conférence académique. Les prédicateurs résisteront toujours à la tentation de prouver qu'ils sont intelligents et de montrer tous les grands mots qu'ils ont appris dans leurs cours de théologie. L'exégèse devrait être la base de notre prédication, et les fondations sont toujours cachées. C'est une vraie lutte pour nous dans l'Église aujourd'hui, comme la conséquence d'une mauvaise formation dans les séminaires et les facultés de théologies. La formation est assurée dans des institutions universitaires où un cours sur la prédication, souvent donné par un universitaire avec peu d'expérience pastorale, n'est qu'un cours parmi les quarante autres qui constituent la formation du prêtre. Les séminaristes reçoivent une formation de six ans et écoutent tous les jours une homélie préparée par un professeur dans un environnement hyper-intellectualisé. Cela ne surprendra alors personne que les homélies apparaissent comme arides et ennuyeuses au catholique pratiquant moyen. J'ai souvent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas à faire de même pour raconter la plus grande histoire et la meilleure nouvelle de tous les temps ?

À Saint-Benoît, je prépare huit à dix diapos pour accompagner mon homélie. Je ne m'en sers pas toutes les semaines, car je préfère qu'on ne s'y attende pas. Je prêche dans le style des conférences TED (Technologie, Divertissement et Design) en utilisant les notes parcimonieusement. Mes diapos sont minimalistes, elles ne comportent souvent qu'un seul mot, qu'une seule phrase ou image. Parfois j'utilise même une brève vidéo qui m'aide à faire passer mon message. Je suis conscient que cela peut faire sortir certains liturgistes de leurs gonds, mais j'appellerai saint Paul à ma défense : « Je me suis fait tout à tous pour en sauver à tout prix quelques-uns » (1Co 9,22). Cela m'a impressionné d'entendre des paroissiens me dire combien ces supports visuels les aident eux, et particulièrement leurs enfants, à se souvenir du message de l'homélie. Ces images et ces mots servent de bon prompteur et peuvent aussi aider le prédicateur à se débarrasser de ses notes.

Évitez l'isolement

Je suis réellement persuadé que nous devons tout faire pour interconnecter les homélies dans une paroisse. Trop souvent, notre prédication ressemble à ces séries télévisées dont les intrigues sont totalement différentes d'une semaine à l'autre. Elles se passent au même moment, au même endroit et avec les mêmes personnages, mais n'ont aucun lien. Notre prédication devrait être pensée en fonction des homélies précédentes et être comme ces séries dont l'histoire se construit au fil des épisodes, comme *24 heures chrono*, *The Walking Dead*, *Homeland* ou *Downtown Abbey*, mais surtout pas comme *Lost : Les Disparus*.

Dans les paroisses où il y a plusieurs prédicateurs sur un

même week-end, l'homélie ne doit pas être adressée à un type de personne en particulier. Elle doit être celle dont toute la paroisse a besoin. Les prédicateurs doivent échanger entre eux pour se mettre d'accord sur ce qu'ils veulent que les fidèles sachent et fassent. Le curé tout particulièrement devrait régulièrement prêcher des homélies programmées qui parlent de la vision, du projet et de la stratégie de la paroisse. Il devrait répondre à des questions telles que : où allons-nous ? Pourquoi changeons-nous ? Pourquoi faisons-nous ce que nous faisons ? L'idée d'une série sur quatre semaines, programmée à l'avance pour répondre à des problèmes pastoraux, peut être très utile. Le défi avec cette idée est néanmoins de respecter l'intégrité du Lectionnaire.

Amusez-vous

En dernier lieu, et tout simplement, aimez et profitez de ce que vous faites. Si cela vous est pénible et déplaisant, il en sera de même pour les fidèles qui doivent vous écouter.

5. Une communauté profonde

La multitude de ceux qui étaient devenus croyants avait un seul cœur et une seule âme.

Ac 4,32

C'était la fin d'une messe du samedi soir et, alors que je rentrais dans la sacristie (qui se situe derrière le sanctuaire), j'ai remarqué une jeune femme qui était assise seule sur un banc. Elle semblait bouleversée. Lorsque je suis sorti de la sacristie et m'apprêtais à partir, elle était encore là. Je suis allé vers elle, je me suis assis à ses côtés et j'ai attendu. Finalement, elle leva la tête et commença à me raconter son histoire. Elle était

doctorante dans l'une des universités qui dépend de notre paroisse. Elle était submergée de stress et d'anxiété à cause de sa thèse, et n'avait pas mangé ni dormi convenablement depuis des jours. Elle semblait proche de s'effondrer émotionnellement et physiquement. Sa famille vivait dans une autre province, et elle était seule dans cette ville. Rapidement, j'ai essayé de réfléchir à ce que je pouvais faire pour l'aider. Je devais être autre part dans la demi-heure qui suivait, et c'était quelque chose que je ne pouvais pas manquer. J'ai passé un coup de fil à Karen, une jeune femme de la paroisse, qui était aussi doctorante et qui vivait à une rue de l'église. Heureusement, Karen était chez elle. Nous nous sommes rapidement arrangés pour que je dépose cette jeune femme chez elle avant de me rendre à mon rendez-vous. Quelques minutes après, elle était assise dans un fauteuil avec une couverture et une tasse de thé à la main. Tandis que le souper mijotait sur le feu, Karen a sorti sa harpe pour lui jouer une belle mélodie réconfortante.

Je n'oublierai jamais ce jour-là. Ce qui m'a frappé, c'est le contraste entre les deux réponses apportées à cette personne en détresse. Une église relativement pleine s'était vidée autour d'elle alors qu'elle avait visiblement besoin d'aide. Ceux qui s'étaient attardés dans l'église après la messe l'ont certainement vue, mais personne ne s'est approché d'elle. Je n'écris pas cela comme un reproche, car je ne pense pas que les gens s'en fichaient. Je connaissais quelques-uns des fidèles, et ce sont des personnes attentives. Je crois plutôt que leur attitude a été influencée par un état d'esprit qui entrave notre capacité à être une communauté soudée : « Ce ne sont pas mes affaires. »

« Est-ce que je suis, moi, le gardien de mon frère ? » (Gn 4,9).

De telles expériences nous invitent à nous demander si

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

confort. Je me souviens encore de leur tête avant et après mon invitation. Au moment où j'énonçais ma demande, je pouvais presque lire sur leur visage : « Oh non ! Il va nous demander de parler à quelqu'un. » Malgré cela, avant que l'attention ne se focalise à nouveau sur le célébrant, on voyait toujours un sourire sur chacun des visages, ainsi qu'un certain soulagement que l'exercice soit terminé.

À mon arrivée à Saint-Benoît, j'ai décidé de changer cette approche. Une vraie communauté ne se crée pas seulement en faisant ami-ami avec son voisin. La communion que nous célébrons à l'eucharistie n'est pas qu'un sourire et une poignée de main. C'est la célébration de notre unité dans le Christ, dans nos joies et dans nos peines. D'ailleurs, un bain de foule n'est pas approprié au moment de l'eucharistie. Cela doit se faire avant d'avoir trouvé sa place. Au lieu d'inviter les fidèles à se saluer, à se serrer la main ou à demander le nom de leur voisin, nous invitons les paroissiens à trouver, pour toutes les messes, un partenaire de prière, quelqu'un pour qui ils prieront et qui priera pour eux. Bien sûr, ils n'ont pas besoin de connaître ses intentions de prière, seul Dieu sait. Chaque semaine, nous prenons un moment pour expliquer cette démarche aux visiteurs, aux invités ou aux nouveaux paroissiens.

Nous invitons les gens à faire équipe avec quelqu'un qu'ils ne connaissent pas, si possible, et à prier pour la personne, avec son nom, pendant la messe. Chaque semaine, à la fin de la prière universelle, nous marquons un temps de silence pour prier pour la personne que nous avons rencontrée au début de la messe. De petites choses peuvent vraiment faire la différence.

Depuis que nous avons mis en place cette pratique, j'ai reçu un tas de commentaires positifs et d'histoires sur des rencontres et des transformations. Des fidèles m'ont raconté en pleurs qu'ils étaient venus à la messe avec un fardeau, se demandant si

on les aimait, si Dieu les aimait. Le fait d'être lié spirituellement à ceux qui les entouraient était très important. Semaine après semaine, la plupart des fidèles continuent de s'asseoir sur les mêmes bancs. Des liens se créent, les visages deviennent familiers, les fidèles se souviennent des noms et avouent prier pour « cette personne » pendant la semaine.

c. Prière pastorale après la messe

Il y a quelques années, j'ai promis à Dieu que chaque fois que quelqu'un me demanderait de prier pour lui, je m'arrêterai et le ferai au moment même. Je n'ai pas toujours tenu ma promesse, mais la plupart du temps je le fais. J'ai fait cela pour plusieurs raisons, et la première est que j'ai une très mauvaise mémoire. Comment pouvais-je dire sans arrêt que j'allais prier pour des gens ou leurs proches tout en sachant que j'allais probablement oublier ? Ma devise régla définitivement mon problème : « Bien sûr que je le ferai. Allons, prions maintenant. »

Le deuxième avantage est plus égoïste de ma part. Les fois où je suis le plus tenté de répondre à une demande de prière en promettant de prier dans un futur vague, distant, plutôt qu'au moment même, c'est quand je me sens faible spirituellement ou distrait. Il est difficile de pourvoir ainsi aux besoins des fidèles si vous ne vous sentez pas vraiment saint. En me forçant à prier pour eux lorsqu'ils le demandent, je permets à ma propre faiblesse et à mon impureté d'être défiées et de me rappeler que Dieu ne se sert pas de moi pour qui je suis, mais pour qui il est.

Le troisième avantage est que la personne pour qui je prie ne reçoit pas seulement le bienfait de la prière, mais celui d'être écoutée et d'expérimenter la prière. Ces moments ont donné des rencontres profondes, souvent avec des larmes et un sentiment

de soulagement, de paix et de guérison. Chaque fois que cela se passe ainsi, je pense : « Pourquoi ne fait-on pas cela plus souvent ? » L'un des facteurs limitant de ce type de ministère est que je suis seul pour les cinq à six cents fidèles qui quittent l'église après chaque messe. Mais nous avons trouvé une solution. Nous avons formé des équipes de laïcs pour offrir ce genre de ministère à la fin de chaque messe tandis que je serre des mains à la porte de l'église.

L'un des moments clé du parcours Alpha est lorsque les membres de l'équipe prient pour que les convives ressentent l'amour de Dieu, l'Esprit Saint et la guérison. Notre façon de faire pendant les parcours Alpha est non intrusive, douce et respectueuse. Deux membres de l'équipe demandent la permission à la personne de placer leur main sur son épaule, puis elles prient pour elle en la nommant. Les prières n'ont pas besoin d'être longues ou éloquentes puisque Dieu ne répond pas uniquement aux prières des personnes diplômées en théologie. Plusieurs choses se passent lors de cette rencontre. D'abord, cette façon de faire extrêmement personnelle touche beaucoup, beaucoup plus de personnes que si c'était seulement l'affaire du prêtre. Ensuite, les membres de l'équipe expérimentent cette joie d'être ainsi des instruments de Dieu et montrent que ce n'est ni compliqué ni difficile de s'entraider par la prière. Au parcours Alpha, les équipes d'hommes prient avec les hommes, et les femmes avec les femmes. Cette répartition réduit les risques de complications.

Depuis 2011, cette expérience de prière se vit aussi pendant les messes du week-end. Une fois par mois, deux à quatre équipes formées se tiennent à la disposition des fidèles après chaque messe, et toutes les semaines, des équipes sont disponibles dans la chapelle du Saint Sacrement pour prier avec ceux qui en auraient besoin. Tandis que je salue les gens à la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

stagnons dans notre vie spirituelle. Nous attendons de chaque membre de la paroisse Saint-Benoît qu'il s'inscrive à au moins une session de formation spirituelle chaque année. Nous devons nous rappeler que notre engagement à grandir aide ceux qui nous entourent à s'engager eux-mêmes. De cette manière toute notre Église devient de plus en plus saine.

Servir

Jésus a dit : « le Fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir » (Mc 10,45). L'essence de la vie chrétienne est de servir Dieu et les autres. L'Église n'est pas en bonne santé lorsqu'elle oublie cette vérité. Nous ne sommes pas seulement appelés à servir individuellement, mais à le faire en tant que corps de l'Église. Ainsi nous témoignons que nous sommes, en tant qu'Église, les mains et les pieds de Jésus dans le monde. Nous croyons aussi que tous les paroissiens, sans exception, ont quelque chose à offrir, quelque chose qu'ils font bien et peuvent faire pour le royaume de Dieu. Nous attendons de chaque paroissien qu'il serve la paroisse en s'investissant dans au moins un ministère chaque année.

Créer des liens

L'Église est une communauté de croyants et non un simple groupe d'individus qui se rassemblent une heure par semaine. Dans une communauté chrétienne, on peut compter les uns sur les autres et compter pour les autres. Cette tâche doit être réalisée avec des efforts assidus, car elle n'est pas facilitée par la taille de notre paroisse. Nous attendons de chaque paroissien qu'il contribue à la construction de la communauté en se considérant comme une part essentielle de la vie de cette paroisse et en cherchant à aller vers les autres et à tisser des liens.

Faire des dons

Nous attendons de tous les paroissiens qu'ils donnent généreusement de leurs ressources financières proportionnellement à ce qu'ils ont reçu. Il ne s'agit pas de donner seulement pour quelques besoins essentiels ou pour supporter les coûts de l'entretien du bâtiment et des quelques employés. Nous donnons par gratitude envers Dieu. Plus la paroisse reçoit, plus nous avons les moyens de construire le royaume de Dieu, plus nous pouvons aider les pauvres, et plus nous pouvons organiser des formations pour aider les autres à grandir. Cela n'exclut personne. Si quelqu'un a moins, qu'il donne moins. Si quelqu'un a plus, qu'il donne plus. Cette offrande que nous faisons à l'eucharistie dominicale est une partie essentielle de notre prière. »

Ces attentes pourront vous sembler ambitieuses, mais comme le grand artiste Michel-Ange a dit un jour : « Le plus grand danger pour la plupart d'entre nous n'est pas que notre but soit trop élevé et que nous le manquions, mais plutôt qu'il soit trop bas et que nous l'atteignons. »

L'intendance

La spiritualité de l'intendance chrétienne nous aide beaucoup dans notre démarche pour façonner la culture de notre paroisse et pour valoriser ces attentes claires. Trois fois par an, nous organisons des initiatives d'intendance chrétienne pour exposer nos cinq attentes à nos fidèles et nous leur proposons de prendre des décisions concrètes autour d'eux. Je me suis impliqué dans la mise en œuvre de l'intendance chrétienne dans chaque paroisse où j'ai servi. On dit que le don de son temps, de ses talents et de son trésor répond aux exigences essentielles pour suivre Jésus. Cependant, j'ai toujours lutté contre le

manque apparent d'engagement pour l'apostolat, particulièrement pour grandir et se développer, en comparaison des autres engagements pour servir dans un ministère selon les talents donnés par Dieu.

Au fil des années, j'ai rencontré deux types de paroissiens investis. Le premier, et le plus commun, est celui qui rend constamment service. Il sert dans une multitude de ministères. Il ne dit jamais non, mais il ne prend jamais le temps de suivre une formation qui lui permettrait de recevoir. Trop souvent, j'ai vu des paroissiens incroyablement gentils être dépassés et épuisés. Dans la seconde catégorie, moins commune, on trouve des paroissiens qui suivent formation après formation, passent d'une expérience spirituelle à une autre, en recevant constamment sans jamais rien donner ni rendre service aux autres. En vérité, les deux options sont fatales même si la seconde est bien sûr la plus fatale. La mer Morte est vraiment morte, pour la bonne raison qu'elle n'a que des tributaires et aucun distributeur. Elle ne reçoit que de l'eau salée qui s'évapore et donne des taux de sel létaux qui empêchent toute vie. Comme curé, j'ai toujours eu du mal à trouver comment aider mes paroissiens différemment disposés et moi-même à trouver un équilibre dans nos vies à l'intérieur de la paroisse – à trouver un équilibre entre le service des autres et notre propre besoin de créer des liens et de grandir.

En septembre 2010, j'ai assisté à la Conférence internationale de l'intendance chrétienne à San Diego. Cela ne faisait que quatre semaines que j'étais arrivé dans la paroisse Saint-Benoît et je savais que je disposais d'une toile vierge pour peindre ce que je voulais. Un après-midi, je me suis retrouvé par hasard dans une session à laquelle je ne m'étais pas inscrit. Je me suis assis. L'équipe d'une paroisse américaine était en train

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nombre de paroissiens par prêtre est très faible. Plus une paroisse est grande, plus elle doit devenir petite. Donner l'opportunité d'expérimenter une communauté authentique doit être une priorité.

Culture cléricale

La culture dominante dans la majorité des paroisses présente un défi pour en faire une réalité. Beaucoup de catholiques donnent de la valeur seulement au ministère assuré par le prêtre et considèrent qu'ils ne sont véritablement liés à la paroisse que s'ils entretiennent une relation forte et personnelle avec le curé. Si le prêtre n'est pas en mesure d'être présent à toutes les réunions d'un comité, d'une équipe ou d'un groupe, il devrait passer au moins une fois de temps en temps. Le problème est que si nous nous en tenons à cette idée, alors le nombre de véritables communautés au sein d'une paroisse restera toujours limité. Cela fonctionnerait dans une petite paroisse, mais seulement dans une paroisse en mauvaise santé. Si une petite paroisse est en bonne santé, elle grandira. Si elle grandit et continue à grandir, tôt ou tard, elle sera grande et il lui faudra changer de modèle. Dans une grande paroisse, en bonne ou mauvaise santé, ce modèle est déjà profondément restrictif.

C'est un problème qui me hante le soir quand j'essaie de m'endormir. Pour moi, ce n'est pas un problème abstrait, mais un problème qui porte des visages et des noms. Parfois, je pense à une personne que je n'ai pas vue depuis longtemps et me demande : « Que lui est-il arrivé ? Où est-il ? Qui s'occupe de cette personne ? » C'est si facile pour nos fidèles de se perdre dans la foule et de tomber dans une crevasse, même pour ceux qui ont fait l'expérience authentique du Seigneur. Je pense aux

nombreux catéchumènes qui ont vécu les rites de l'initiation chrétienne dans mes différentes paroisses et au grand nombre de nouveaux baptisés et de confirmés qui ont déserté. Nous amenons les fidèles aux sacrements et à l'initiation au travers de groupes. C'est une expérience qui transforme et soutient. Les catéchumènes connaissent exactement le même type de communauté reflété dans les propositions du sondage ME 25 de Gallup puis c'est la vigile pascale.

Toute cette longue démarche arrive à son terme lorsque la plupart des catéchumènes sont relâchés dans la population générale avec une tape dans le dos, un « bienvenue en tant que véritable membre de l'Église » et un « bonne chance ». Peut-on s'étonner que nous ayons un taux de pertes immense ? La solution est devant nos yeux. Le processus même qui amène les candidats à la foi et aux sacrements est le processus qui est essentiel pour nourrir le cycle de vie de l'Église. Une communauté pleine de sens ne peut pas être la partie d'un programme : elle doit être une partie normative de la vie de l'Église et la vie de l'Église doit devenir le programme.

« Mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ! » (Jn 6,9)

Je suis également hanté par la question de savoir comment on peut s'occuper suffisamment des fidèles de ma paroisse. Avec tant de tâches et de responsabilités, autant de personnel à diriger et à guider pour qu'il y ait suffisamment de degrés de ministère proportionnellement au nombre de fidèles, comment puis-je m'assurer que l'on prend bien soin des paroissiens ? Dans le chapitre 4, je parlais du besoin d'étendre notre définition actuelle de la pastorale pour conduire nos fidèles à la maturité. Si nous voulons évoluer au-delà du modèle thérapeutique de pastorale qui domine dans la majorité des paroisses, nous

devrons non seulement alterner les structures mais aussi alterner les valeurs.

Si le prêtre d'une paroisse comprenant seulement deux mille familles devait passer dix heures par semaine à faire des visites d'une heure à chaque famille, il lui faudrait quatre ans avant de pouvoir revenir pour continuer la conversation. Ce type de situation n'est pas un modèle de pastorale acceptable. En réalité, sauf catastrophe majeure frappant une famille, dans la majorité des paroisses le prêtre ne peut pas apparaître à la porte de ses paroissiens. L'attention doit donc devenir l'occupation de tous, pas seulement du pasteur. Alors seulement, l'Église deviendra saine. Alors seulement, les curés seront libérés d'un fardeau considérable et pourront voir venir les choses. Il faudrait une sorte de capitulation pour que cela arrive et ce serait douloureux.

J'ai dû beaucoup lutter contre l'impression d'être un « mauvais prêtre ». Souvent le week-end, après la troisième messe, j'ai déjà vu 1 700 fidèles à l'église, j'en ai salué des centaines, et il me reste encore une messe. Des douzaines de paroissiens me demandent des prières pour leurs proches, et beaucoup me disent des choses comme celles-ci alors qu'ils s'en vont : « Je sais que vous êtes occupé, mon Père, mais simplement au cas où, mon mari est à l'hôpital, au septième étage, chambre 46. » Mes paroissiens me donnent des nouvelles de leur état de santé et de celui de leurs proches. Ils m'entretiennent en présumant que je sais exactement qui ils sont et que je me souviens dans les moindres détails de ce qu'ils m'ont raconté il y a trois semaines. Écouter et répondre fait partie de mon travail en tant que Père de la paroisse, mais comment répondre à tout ? Aux alentours de 13 heures le dimanche, j'ai le sentiment que mon cerveau déborde par mes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Mon langage, ma proclamation de l'Évangile [*kerygma*], n'avaient rien d'un langage de sagesse qui veut convaincre ; mais c'est l'Esprit et sa puissance qui se manifestaient, pour que votre foi repose, non pas sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu » (1Co 2,4-5).

« Nous le savons, frères bien-aimés de Dieu, vous avez été choisis par lui. En effet, notre annonce de l'Évangile [euangelion] n'a pas été, chez vous, simple parole, mais puissance, action de l'Esprit Saint » (1Th 1,4-5).

Dans l'Église primitive, la proclamation était toujours accompagnée de manifestations de force par l'intermédiaire de l'Esprit Saint. Répondre à cet enseignement signifiait recevoir la proclamation et être rempli de cet Esprit de force, qui est Dieu en nous. Cette expérience de l'Esprit Saint était fondamentale pour le développement de l'Église primitive et reste essentielle pour la vie chrétienne aujourd'hui, particulièrement dans l'appel à la nouvelle évangélisation. Il n'est donc pas surprenant que les églises en bonne santé et en plein essor encouragent et permettent à leurs membres, non seulement de croire en l'Esprit Saint ou de recevoir l'Esprit de Dieu sacramentellement, mais aussi d'expérimenter véritablement l'Esprit de force dans leur vie. La première vague d'évangélisation est issue de la prise de conscience de l'accomplissement de « la promesse » le jour de Pentecôte, une prise de conscience qui était plus que conceptuelle : c'était empirique et transformateur. Ainsi, de la même manière, la nouvelle évangélisation s'accomplira seulement par une nouvelle Pentecôte.

Malgré la place centrale de l'expérience du Saint-Esprit dans l'Église primitive (et dans presque tout mouvement de renouveau dans l'histoire de l'Église), l'idée du Saint-Esprit

nous est plus familière aujourd'hui, au milieu des appels au renouveau et à la ré-évangélisation, que celle de l'expérience de l'Esprit qui vient dans la force. Dans le chapitre 19 des Actes des Apôtres, saint Paul se rend à Éphèse où il trouve « quelques disciples ». L'expérience de « recevoir » l'Esprit Saint est si essentielle pour la foi que c'est la première chose que leur demande saint Paul : avez-vous reçu l'Esprit Saint ? Ils répondent : « Nous n'avons même pas entendu dire qu'il y avait un Esprit Saint. » Ses autres questions révèlent qu'ils sont baptisés uniquement par Jean. Ils reçoivent le baptême chrétien, on leur impose les mains et « l'Esprit Saint vint sur eux, et ils se mirent à parler en langues mystérieuses et à prophétiser » (Ac 19,6).

Trinitaire, binitarien ou unitarien ?

Aussi étrange que puisse nous paraître cette rencontre, elle reflète souvent la réalité vécue par tellement de chrétiens croyants. Ils ont peut-être entendu dire qu'il y avait un Esprit Saint, mais n'ont quasiment aucune expérience de l'Esprit Saint et aucune relation avec l'Esprit de Force. Théoriquement, nous sommes trinitaires, mais trop souvent, en termes pratiques, nous sommes binitariens, voire même unitariens. Certains chrétiens n'ont pas encore complètement saisi ce que signifie le mystère de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. Dieu n'est pas une force impersonnelle ou une énergie. Dieu n'est pas non plus une personne, mais un Dieu en trois personnes qui désire ardemment être lié à nous en tant que Père, Fils et Saint-Esprit. Ce ne sont pas de simples modèles d'Êtres, mais trois relations personnelles distinctes. Même ceux qui ont fait la rencontre personnelle de Jésus, ce qui les a menés à une relation avec le

Père comme Père, peuvent avoir des difficultés à se lier à l'Esprit Saint. Jésus est la voie qui mène au Père, la face de Dieu, il est l'image du Dieu invisible (Col 1,15). Il est l'incarnation de Dieu, le sacrement de Dieu, autant que le médiateur parfait. Ce qui a été vu et touché peut se rencontrer. Il nous amène au Père et notre relation avec nos propres pères nous offre un cadre de référence pour commencer à concevoir une relation avec Dieu « de qui toute paternité au ciel et sur la terre tient son nom » (Ep 3,15). Mais comment commençons-nous à former une relation avec l'Esprit Saint, particulièrement si nous n'avons pas fait l'expérience tangible de l'Esprit Saint dans nos vies ?

Si la troisième personne de la Trinité a été réduite à un concept, ou à une chose abstraite que nous recevons à la confirmation sans expérience correspondante au-delà des gestes sacramentels, comment pouvons-nous dire que nous connaissons véritablement l'Esprit Saint ? En anglais, le terme pour désigner le Saint-Esprit a longtemps été *Holy Ghost*, ce qui n'arrangeait pas les choses puisqu'on utilisait aussi ce mot pour désigner les « esprits fantômes ». Je me souviens que, dans mon enfance, j'avais du mal à comprendre lorsque j'entendais parler du *Saint Fantôme*. Les fantômes font peur. Je me représentais Casper, le gentil fantôme et sa tête entourée d'un halo. Je me rappelle aussi avoir eu du mal avec le mot « Paraclet ». J'avais entendu parler de « perroquets » et, sachant que le Saint-Esprit était représenté par un oiseau, j'en concluais qu'on avait étendu la métaphore des oiseaux. Cela peut paraître bête mais je suis sûr que beaucoup de gens ont les mêmes difficultés pour donner du sens à cette personne de la divinité. Notre théologie nous dit que nous « avons » l'Esprit Saint et que nous continuons à le recevoir, mais souvent cela n'est pas du tout exprimé comme une expérience déterminante de sa puissance. Effectivement, ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

puis agir. Il se peut que nous ayons autant le trac qu'un lycéen en train d'inviter une fille à sortir à la cafétéria, et nous pourrions être aussi surpris que lui quand la réponse est oui. Enfin, nous devons les aider à donner suite à leur « oui ». Cela demande d'être encore plus accueillant, peut-être en allant chercher un convive chez lui et en le conduisant à l'église, en l'invitant à prendre un café après la messe et en le présentant délibérément aux autres paroissiens ou au curé de sorte qu'il puisse commencer à expérimenter un sentiment d'appartenance. Pour finir, nous devrions supposer qu'il sera prêt à revenir.

En tant que catholiques, nous devons garder à l'esprit le caractère « approprié » de l'événement paroissial auquel nous invitons les non-pratiquants. Selon la manière dont se déroule le dimanche matin dans votre paroisse, cela pourrait ne pas être le bon endroit où commencer. Si l'on peut avoir une certitude raisonnable que l'expérience sera positive, accueillante, chaleureuse et exaltante, alors on peut facilement accompagner un non-pratiquant à la messe. En même temps, il faut garder à l'esprit que la liturgie est incompréhensible, de bien des manières, pour les non-initiés. Elle suppose un certain niveau de compréhension d'un jargon, de gestes et de symboles qui peuvent être étrangers à ceux qui n'ont pas de formation catholique.

Nous avons déjà parlé du besoin qu'ont les non-pratiquants de faire l'expérience d'un sentiment d'appartenance grâce à une communauté pleine de sens pour qu'ils commencent à croire. Il est alors impératif que les paroisses aient un semblant de vie chrétienne en dehors de la liturgie, c'est-à-dire qu'elles organisent divers événements auxquels les non-pratiquants peuvent être invités et au cours desquels ils entendront le message de l'Évangile. À Saint-Benoît, le lieu le plus évident où inviter les autres est un parcours Alpha, mais nous avons aussi

des petits-déjeuners-prières pour hommes et femmes, des concerts et des conférences dans un contexte non liturgique.

Le parcours Alpha

De toutes ces opportunités, les événements qu'organise le parcours Alpha sont les plus accessibles et ceux où l'on peut inviter d'autres personnes le plus facilement. J'aime dire que le parcours Alpha est « l'évangélisation pour les nuls ». Nous invitons les gens à dîner, à regarder un film et l'invitation a toujours pour objectif qu'ils viennent voir. L'invitation exprime clairement qu'il n'y a pas d'engagement après la première semaine et que le participant peut suivre le programme une semaine à la fois. Il est clair que s'il décide de ne pas revenir, personne ne le contactera. Le parcours Alpha est structuré de telle sorte que chaque processus se termine par une célébration à laquelle les « diplômés » peuvent inviter des amis et des membres de leur famille à venir voir ce qu'ils ont vécu. À nouveau, c'est la chose la plus naturelle. Beaucoup veulent y assister pour voir ce qui a touché leur mari ou leur femme, leur ami ou collègue de façon si significative.

Le « Parcours Alpha est conçu pour se dérouler comme un programme continu dans une église, pour que chaque soirée de remise de diplôme corresponde à la première semaine du « Parcours Alpha suivant. Chaque événement « Venez et voyez » se conclut par l'invitation à s'inscrire pour le parcours suivant qui, généralement, débute quelques semaines plus tard. Après avoir organisé le parcours Alpha dans des paroisses pendant plus de onze ans, j'ai appris qu'il était très habituel pour 80 % des convives qui viennent à une soirée « Venez et voyez » de s'inscrire au prochain parcours Alpha. Malheureusement,

beaucoup d'églises qui organisent le parcours Alpha ne prolongent pas l'élan de l'invitation. Au lieu d'avoir un nombre conséquent de non-pratiquants présents à leurs sessions, toutes sont constituées de paroissiens engagés. Cela sert une paroisse, car ces participants feront l'expérience d'un renouveau et même d'une conversion, mais le lien avec l'extérieur est souvent perdu. Typiquement, une paroisse qui ne comprend pas la dimension apostolique du parcours Alpha connaîtra un plateau au moment où 60 % de ses membres auront participé au programme. Elle va lentement s'éteindre et les inscrits diront : « C'était génial ! Que faire ensuite ? » De bien des manières, une telle paroisse n'a jamais véritablement organisé correctement de parcours Alpha.

Bien que nous n'ayons pas encore créé une culture d'invitation autour des célébrations du week-end, nous avons pris en main l'organisation du parcours Alpha. L'an passé, nous avons constaté une augmentation du nombre des membres du parcours Alpha à Saint-Benoît. Certains de nos paroissiens, après s'être convertis grâce au parcours Alpha, ont invité des douzaines de personnes à un événement « Venez et voyez ». Une de nos paroissiennes a invité tous ses collègues de travail : des catholiques qui ont abandonné la foi, des non-pratiquants, des non-catholiques, des athées, des agnostiques, des musulmans et des hindous. Il y a dans la paroisse un homme très investi qui invite constamment des gens et qui originellement avait été invité par cette même dame. Après avoir dit « non » quatre ou cinq fois, il a finalement accepté de venir à une soirée « Venez et voyez », pour qu'elle le laisse tranquille. Sa vie a été transformée ainsi que celles d'autres personnes.

Il est important, dans chaque projet de la vie de paroisse, de fêter nos réussites. Nous pouvons le faire en racontant des histoires. Si l'invitation doit devenir une valeur dans toute paroisse, nous devons la fêter. Les histoires sont puissantes,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

théologique (le baptême des adultes) finit par devenir rare et n'exista quasiment plus jusqu'au XVI^e siècle, lorsque de nouvelles terres de mission furent données à l'Église. Ce qui était une exception devint la norme, et la pratique modela la théologie. Selon les Écritures, le baptême est une réponse de la foi adulte. À travers les siècles cependant, comme les pratiques changeaient, émergea une théologie du baptême qui n'avait aucun lien avec la conversion ou la foi personnelle, mais qui reposait sur la dimension ontologique déjà abordée. Par conséquent, le baptême en particulier (et finalement tous les sacrements) se trouva dissocié de la conversion, de la profession de foi et de la fécondité.

Le défi

Les changements culturels des cinquante dernières années ont révélé des failles dans ce système sacramental. Comme la culture n'impose plus aux gens de lien avec l'Église, ce lien a rapidement disparu. Dans le même temps, nos modèles pastoraux sont essentiellement les mêmes que ceux que l'on utilisait avant le glissement de terrain culturel des cinquante dernières années. Nous nous retrouvons avec une expérience des sacrements qui n'a pratiquement aucun lien avec le fait d'être des disciples, au moins pour ceux qui ne sont pas encore devenus disciples, alors qu'originellement les sacrements s'enracinaient dans le fait d'être des disciples.

Ainsi le défi qui est devant nous n'est pas uniquement pastoral mais aussi théologique. Même s'ils ne sont pas dans l'enseignement officiel de l'Église, ces déséquilibres et ces préjugés de « théologie populaire » catholique sont

profondément ancrés dans la conscience collective des catholiques, et ils influencent nos pratiques pastorales. Il faut les exposer et les expliquer à nos fidèles avant de pouvoir présenter de nouveaux modèles pour les remplacer. Pour bien gérer un changement, il faut expliquer la raison de ce changement, puis il faut s'assurer que ceux qui reçoivent l'explication sont capables de la comprendre. Saint Thomas d'Aquin disait : « Ce qui est reçu est reçu à la manière de celui qui reçoit. » Une rééducation de nos fidèles est vitale pour que les changements dans nos pratiques pastorales ne soient pas perçus comme une punition pour les enfants et les familles, comme si on leur refusait un remède essentiel parce qu'ils ne se comportent pas comme ils le devraient.

Le coût de l'inaction

Les conséquences de l'échec de l'adaptation à cette nouvelle réalité pastorale ne sont pas la diminution des membres de l'Église, le vieillissement des paroissiens ou le manque de ministres ordonnés. Ce n'est pas simplement le fait que, dans la plupart des paroisses, plus de 90 % des baptisés de moins de 40 ans ne vivent plus leur foi, ou au moins plus avec la communauté de foi. Le problème est plus profond que notre déclin continu et la restructuration éventuelle et continuelle de nos paroisses. La conséquence la plus importante est le tribut que l'on doit payer en continuant à s'occuper d'apparences extérieures qui n'ont presque pas du tout de lien avec la réalité intérieure. Combien de temps un pasteur et une communauté pourront-ils célébrer dans la joie et de tout leur cœur la confirmation comme l'achèvement de l'initiation chrétienne, sachant très bien que la majorité de ceux qui la reçoivent la

considère comme un ticket de sortie de l'Église. Et le pire dans tout cela, c'est que les jeunes savent que vous savez, et pire que cela, ils savent que vous savez qu'ils savent que vous savez. Le véritable enjeu, c'est notre propre identité d'Église.

Pendant ma seconde année de pasteur, je suis arrivé à un point où je ne pouvais plus y arriver. Je me souviens encore du moment. C'était lors d'une liturgie magnifique. L'évêque était présent et tous les jeunes étaient avec leur famille, amis et parrains. Pendant la liturgie, les confirmands étaient présentés à l'évêque, et un dialogue s'engageait entre l'évêque et les parrains qui devaient rester debout. « Ces confirmands sont-ils venus fidèlement dans la communauté chrétienne pour le culte ? » Tous les parrains répondaient : « Oui, ils l'ont fait. » Je voulais crier « Non, ils ne l'ont jamais fait, et comment pourriez-vous le savoir puisque vous n'êtes jamais venus non plus ! » Je fus alors profondément frappé par le fait que la liturgie elle-même était devenue une occasion pour les gens de se tenir debout publiquement et de mentir devant Dieu et l'Église.

Lorsque le pasteur demande, devant toute l'assemblée, aux parents des enfants à baptiser : « Comprenez-vous clairement ce que vous êtes en train d'entreprendre ? » et qu'ils répondent « oui », alors qu'ils ne reviendront jamais, quel en est le coût ? Quand ce témoignage de promesses non tenues commence à rendre notre « oui » aux exigences du Christ et de l'Évangile plus difficile à tenir, combien de temps pouvons-nous continuer comme cela ? En prenant l'habitude de nous contenter de ces signes extérieurs chez les autres, dans combien de temps va-t-on se contenter de signes extérieurs dans notre propre vie chrétienne, sans aucune réalité intérieure correspondante ? N'était-ce pas la critique centrale des prophètes hébreux du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il était paradoxal, dans le passé, que la plupart des parents demandent que leurs enfants deviennent des membres de l'Église et reçoivent le sacrement de l'eucharistie, alors qu'eux-mêmes n'étaient pas des membres actifs de cette Église et ne recevaient jamais les sacrements. Ils souhaitaient que leurs enfants terminent le programme, mais ils ne s'y intéressaient pas. Le seul moyen de contrer cet état d'esprit est certainement de faire de l'eucharistie dominicale le centre d'intérêt principal. Ce que nous faisons après la messe est seulement un complément de ce que nous venons de vivre. Notre rassemblement des familles se tient toujours après l'eucharistie, ce qui signifie que la durée peut varier. À la fois pour le programme GEF et pour le programme de préparation aux sacrements, les familles sont ensemble à la messe. Pour les programmes de huit semaines, on ne fait pas l'appel. C'est un luxe que l'on peut se permettre quand on travaille avec des plus petits groupes de familles, comparés à l'époque où ils étaient composés de soixante-dix à quatre-vingts familles qui nous restaient largement inconnues.

Alors que nous utilisons ce modèle depuis deux ans seulement, deux tendances sont en train d'émerger. Premièrement, le nombre global d'inscriptions est en baisse d'à peu près 50 %. Néanmoins dans le modèle précédent, l'inscription ne signifiait pas grand-chose puisque la plupart des classes ne comptaient que 40 % de participation chaque week-end. Deuxièmement, l'impact sur les familles qui font ce choix de participer est significatif. Pour les familles qui n'avaient pas de lien important avec l'Église auparavant, elles sont entrées en relation avec nous, et plus de deux tiers d'entre elles ont continué à venir à la paroisse après les célébrations des sacrements.

Enfin, et c'est ce qui est important, je crois que les gens sont

amenés aux pieds de Jésus à travers ce nouveau processus. Les parents prennent des responsabilités et une initiative importante en recherchant les sacrements. Ils se retrouvent liés à la paroisse, et leurs vies sont touchées. Chaque programme se termine par des échanges sur la manière de continuer la formation doctrinale et la manière d'avoir une part active dans la culture d'apostolat que nous cherchons à établir dans la paroisse.

Mais qu'en est-il des familles qui ne suivent pas de préparation aux sacrements ? Qu'en est-il de ces semaines où il n'y a pas de programme GEF ? Sont-elles absentes ? Sommes-nous une paroisse négligente parce que nous ne proposons pas ces activités toutes les semaines ? Ma réponse est que la catéchèse n'a besoin d'être continue que si elle a une durée limitée. Si elle s'étend sur toute la vie, elle n'a pas besoin d'avoir lieu toutes les semaines. Elle se fera ponctuellement. De plus, l'eucharistie a lieu toutes les semaines, et c'est vraiment cela le programme. Pour de plus jeunes enfants, nous proposons une liturgie de la Parole pour enfants aux deux messes du matin, ainsi il y a toujours quelque chose pour eux le dimanche. En fin de compte, je reconnais volontiers que la manière dont nous bousculons les habitudes est loin d'être parfaite. Nous sommes encore au tout début, et nous apprenons constamment comment nous améliorer. Cela peut paraître moins organisé que ce que nous faisons auparavant, mais cela en vaut déjà bien la peine.

La confirmation et les jeunes

J'ai déjà parlé de l'expérience quasi-universelle dans l'Église catholique en Occident, où l'initiation à la vie chrétienne se termine par le sacrement de confirmation comme étant, effectivement, l'achèvement du cursus. Ce qui est censé

être une célébration d'appartenance totale cache en fait une apostasie systématique. Mais le sacrement ne va-t-il pas bientôt faire effet ? Cette mentalité nous a enfermés dans une pratique pastorale qui produit très peu de disciples missionnaires et qui nous tue peu à peu. Nous avons tous entendu cette blague du prêtre, du pasteur et du rabbin confrontés à l'invasion de chauves-souris dans leur grenier. Le pasteur et le rabbin essayent toutes les méthodes conventionnelles mais restent perplexes sur la manière de s'en débarrasser. Le prêtre, cependant, n'a aucun problème : il leur administre simplement la confirmation et ne les revoit plus jamais. Cette blague connue nous fait rire, mais amèrement.

Le sacrement de confirmation n'est pas une capsule de « grâce » à libération prolongée et, si c'est dans cet esprit que nous l'administrons, alors la « pilule » agit en vaccinant nos jeunes contre la vraie puissance de la foi en Jésus-Christ. Une version aussi faible et diluée de l'Évangile et des exigences impressionnantes pour suivre Jésus-Christ conduisent ces jeunes à s'éloigner et ne rien donner à une Église qui ne demande rien d'eux. La triste réalité est qu'ils ne savent même pas de quoi ils s'éloignent, car ils sont devenus immunisés contre le message de l'Évangile.

On a décrit le sacrement de la confirmation comme un sacrement en quête de théologie. On pense que c'est le sacrement par lequel un chrétien reçoit l'Esprit Saint. Dans les derniers siècles, on l'a perçu comme un rite de passage vers la maturité, un moment où le confirmand devient un « soldat du Christ ». Dans les dernières décennies, on l'a présenté comme un moment où l'adolescent prend sa propre décision à propos de la foi et de l'Église, une décision prise à leur place par leurs parents lors de leur baptême. Bien que des aspects de ces interprétations soient valables, aucune d'entre elles ne présente

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pratiquants restaient dans la paroisse après leur mariage, maintenant au moins 30 % continuent de vivre leur foi et beaucoup sont bien engagés pour devenir des disciples. Je pourrais continuer à me focaliser sur ceux qui ne reviennent pas, mais une augmentation de 200 % des couples qui reviennent n'est pas insignifiante.

Une date de mariage doit être choisie longtemps à l'avance. Lorsque des couples nous contactent pour leur préparation au mariage, ils reçoivent une lettre de ma part qui décrit notre programme et qui les invite à considérer l'invitation à cheminer spirituellement. S'ils sont d'accord pour progresser, ils rencontrent l'un de nos diacres et d'autres membres de l'équipe pour mettre en marche le programme de préparation. Nous envisageons maintenant d'inclure des couples mentors dans le processus, des couples mariés qui accompagneraient, soutiendraient et prieraient pour le jeune couple pendant leur cheminement vers le sacrement.

Finalement, si un couple commence ce programme avec de la bonne volonté, alors rien d'autre n'est exigé de sa part. Sous réserve qu'il remplisse les conditions minimales de validité, nous nous engageons à célébrer son mariage, peu importe qu'il soit touché au cœur par son expérience du parcours Alpha et des autres programmes. Nous devons parler avec lui, l'aimer et le soutenir, tout en se rappelant qu'en tant qu'Église, nous sommes là pour faire des disciples et non pas pour organiser des mariages.

Rites de l'Initiation Chrétienne des Adultes (RCIA)

Ce n'est pas un secret qu'en dépit d'un processus

extraordinaire de préparation au sacrement des adultes, souvent appelé Rites de l'Initiation Chrétienne des Adultes (RCIA), les paroisses ont aussi connu une baisse dramatique de presque 50 % des nouveaux initiés au cours de la première année. Techniquement, le programme RCIA ne fait référence qu'aux rites de l'initiation et non au contenu de la catéchèse ni à la manière de devenir disciple, ce qui est au cœur de la démarche. Tandis que les rites eux-mêmes sont antiques et magnifiques, la démarche à accomplir pour devenir disciple doit être au centre de notre attention, car c'est cela qui fait réussir ou échouer un programme.

La première fois que j'ai fait l'expérience du RCIA, c'était à l'occasion de mon année de stage au séminaire. Il n'y avait rien à dire sur l'excellente qualité et le contenu des topos, mais j'ai été frappé par deux choses. La première était que le groupe se réunissait à l'écart. À chaque réunion, il n'y avait que quelques membres de l'équipe de préparation, quelques candidats et leurs accompagnateurs, sans davantage de liens avec la communauté au sens large. La deuxième chose frappante était que ces formations étaient de bien meilleure qualité que ce que l'on offrait généralement à l'ensemble des paroissiens. Par conséquent, beaucoup se tenaient à la porte de la salle de réunion pour écouter, en bavant d'envie de nous rejoindre (au sens figuré et parfois au sens propre). Pourquoi une si bonne formation était-elle réservée à si peu de personnes. Cela n'avait aucun sens.

Lorsque je suis devenu curé et que j'ai mis en place mon premier programme RCIA, c'est exactement ce que j'ai changé. Tout en conservant l'identité propre de ce groupe, le programme de formation doctrinale a été ouvert à tous. Ainsi, ce changement était bénéfique à la fois pour les candidats qui tissaient des liens avec les membres de la communauté et à la fois pour les

paroissiens (en assistant au programme, mais aussi en accompagnant les candidats aux sacrements de Pâques).

Un autre problème concernant la forme traditionnelle du RCIA dans nos paroisses est que le programme est souvent présenté comme une formation avec des dates de début et de fin (la vigile pascale). C'est problématique. Si la démarche de « demande » correspond véritablement à un discernement, comment peut-elle se faire dans un cadre temporel fixe ? Une fois que le candidat a discerné sa volonté de recevoir les sacrements, comment la catéchèse et la formation doctrinale qui conduisent à cette élection des sacrements, peuvent-elles se faire sur une période prédéfinie ? Comment pouvons-nous véritablement respecter le cheminement spirituel unique des individus si le processus est totalement programmé ? Je crois que, même si les rites du catéchuménat sont fixes et suivent un calendrier, il ne faut rien programmer d'autre. Nous devrions œuvrer auprès des candidats potentiels et les aider à être vraiment prêts pour recevoir ces sacrements. Si la paroisse est animée d'une culture apostolique, alors des candidats peuvent suivre des formations doctrinales et des programmes catéchétiques avant de prendre la décision d'entrer dans la pleine communion avec l'Église. À l'inverse, si le candidat est mûr, sa préparation avec le groupe RCIA peut débuter à l'approche du Carême et se terminer lors de la vigile pascale de la même année.

Une autre préoccupation des programmes RCIA est la place centrale du kérygme ou première proclamation. Le document d'Aparecida insistait sur le fait que le kérygme devait être énoncé clairement et qu'il devait être suivi d'une réponse pour qu'il y ait évangélisation. Sans cela, le projet de faire des disciples missionnaires « est condamné à la stérilité ». Les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chemin aujourd'hui, cependant, il ne restera plus rien à conserver dans de larges pans de l'Église en Amérique du Nord comme en Europe.

Derrière cette pratique assez récente des nominations de courte durée, il y avait généralement l'idée de « répartir les richesses ». Tous les prêtres n'étaient pas égaux en charismes. Tout ce que nous faisons, c'était maintenir un système en gérant des églises, il paraissait donc raisonnable d'attribuer à une paroisse un prêtre doué pendant quelques années, puis un prêtre moins doué les quelques années suivantes. Finalement, cela ne compromettait rien d'essentiel. Poursuivre cette pratique aujourd'hui, en revanche, mettrait à mal tout le système. L'Église n'est plus statique. Elle est en déclin. Si nous ne parvenons pas à accomplir les réformes nécessaires, c'est l'existence même de nos communautés qui est en jeu.

Il y a bien des années, j'ai assisté à une taille. Un matin, je sortais de l'église après une messe de semaine, quand j'ai vu l'une de mes paroissiennes massacrer plusieurs de nos rosiers. Bien qu'elle ait été responsable du jardinage, j'ai vraiment eu envie d'appeler la police pour la faire arrêter. J'étais scandalisé ! Elle avait décapité 60 % des roses qui avaient commencé à fleurir. Un vrai carnage. Pourtant, trois semaines plus tard, j'ai vu les plus belles, les plus splendides roses rouges de ma vie ! Avant la taille, les nutriments en quantité limitée étaient répartis équitablement entre toutes les roses. Par conséquent, toutes restaient sous-développées et, au mieux, quelconques. Après la taille, il y avait moins de roses, mais elles étaient toutes belles et vigoureuses. La situation n'est pas différente dans nos diocèses. En répartissant les dons des pasteurs et en les déplaçant constamment, nous obtenons, au mieux, des églises médiocres. En maintenant des pasteurs capables de mener des réformes dans des paroisses qui ont un fort potentiel de rayonnement, nous

permettrons au moins à certaines communautés d'être fortes et vigoureuses. Il est vital, pour les diocèses, que de telles paroisses existent, parce que sans elles nous ne savons pas à quoi ressemblent l'excellence et la bonne santé. Lorsque nous ne savons pas à quoi cela ressemble, nous admettons facilement pour norme la médiocrité. À partir de là, nous perdons notre aptitude à envisager quelque chose de différent. Nous ne faisons pas tout notre possible pour redonner force et vigueur à nos paroisses, car nous ne savons pas à quoi cela ressemble, et nous en venons à ne plus croire que cela est possible.

Je reviendrai à cette nécessité d'être inspiré par l'excellence et la bonne santé plus loin dans ce chapitre, en particulier lorsque j'aborderai la question de la vision d'avenir. Mais tout d'abord, j'aimerais m'attarder sur une qualité essentielle du meneur d'hommes : la vulnérabilité.

La vulnérabilité

S'il faut se vanter, je me vanterai de ce qui fait ma faiblesse.
2Co 11,30

« Ne leur montrez jamais que vous transpirez. » « Faites-vous craindre. » Ces idées évoquent un modèle de direction solitaire et invulnérable. En général, cela ne marche pas dans le monde des affaires, et certainement pas non plus dans le monde de l'Église qui a la dynamique d'une organisation bénévole. Les gens font le choix (*voluntas*, en latin) d'appartenir à une communauté particulière. Même le personnel salarié fait un choix, dans la mesure où la plupart d'entre eux pourraient être mieux payés s'ils travaillaient ailleurs. Les gens choisissent de faire partie d'une paroisse, et peuvent tout aussi bien choisir d'aller voir ailleurs si votre direction ne leur convient pas.

Les chefs qui sont vulnérables savent reconnaître qu'ils sont fondamentalement limités et incapables d'y arriver tout seuls. Ils créent ainsi une dynamique essentielle pour le personnel et pour les paroissiens, qui devrait être au cœur de tout ce que nous faisons en tant qu'Église : nous avons besoin les uns des autres. Nous ne pouvons pas y arriver tout seuls. Nous avons besoin de tomber le masque de la force et de la perfection, et d'accepter de ne plus être sûrs de savoir comment y arriver, de ne pas avoir toutes les réponses, et d'avoir besoin des autres pour y arriver ensemble. Le choix d'une humilité authentique conduira à une Église plus humaine.

Comme nous l'avons vu au chapitre 5, un chef solide doit être conscient de ses atouts. C'est lorsqu'il s'appuie sur ses qualités et ses talents naturels qu'un chef réussit le mieux. En même temps, un chef qui connaît ses points forts sera conscient de ses faiblesses et de ses manques, et sincère à leur sujet. Il n'y a pas d'être complet et équilibré. C'est un mythe. Nous avons tous un déséquilibre. En revanche, les équipes complètes et équilibrées existent. Les chefs qui n'acceptent pas d'être vulnérables ne pourront pas totalement utiliser leurs points forts, parce qu'ils ne compenseront jamais entièrement leurs faiblesses. Le pasteur qui montre de la bonne volonté, qui s'efforce d'être apte à tout va finalement consacrer une énergie énorme à se corriger et à se censurer pour compenser ses faiblesses. Beaucoup, au contraire, choisissent d'ignorer leurs insuffisances et laissent derrière eux, dans toutes les paroisses où ils servent, un véritable champ de ruines. J'ai été ce genre de pasteur pendant de nombreuses années avant de découvrir les outils et la philosophie de la recherche des points forts.

J'ai toujours su que j'étais capable de travailler dur, que j'avais un tempérament de meneur et que j'étais doué pour faire démarrer les choses. Je savais que j'étais capable de me

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

paroles, qui ne seront pas toujours bien reçues. Le pape François décrivait ce charisme dans une homélie prononcée un jour de semaine, le 16 mai 2013. Il disait : « Nous pouvons demander à l'Esprit Saint de nous donner à tous cette ferveur et de nous donner la grâce d'être dérangeant lorsque les choses sont trop calmes dans l'Église. » Le prophète sera comme Jérémie qui s'efforçait de se taire mais ne pouvait : « Je me disais : "Je ne penserai plus à lui, je ne parlerai plus en son nom". Mais elle était comme un feu brûlant dans mon cœur, elle était enfermée dans mes os. Je m'épuisais à la maîtriser, sans y réussir » (Jr 20,9). Un évangéliste sera poussé par le désir de voir les gens entendre le message salvateur de Jésus et y répondre. Ils se passionneront pour la première annonce de la foi et l'accompagnement vers une relation personnelle avec Jésus. Le pasteur, en revanche, ne sera pas tant appelé à être pêcheur d'hommes qu'à prendre soin de son troupeau, guider des disciples vers la maturité, visiter les malades et les mourants. Le professeur aura à cœur d'enseigner une catéchèse juste et efficace et d'instruire dans la foi. L'exercice de tous les charismes est nécessaire à la bonne santé de l'Église, mais les chefs doivent commencer par une appréciation honnête des passions qui leur sont propres, car ce sont elles qui façonneront leur vision, qu'ils le veuillent ou non.

La rédaction

L'étape suivante est d'identifier la vision d'avenir qui nous stimule le plus. Que nous soyons pasteurs, membres de l'équipe paroissiale, responsables de ministères ou paroissiens qui nous soucions de notre église, nous devrions tous prendre le temps de décrire en une page un avenir pour notre diocèse, paroisse ou

ministère qui nous intéresse. Ne laissez pas les obstacles ou les contraintes vous distraire ; décrivez seulement votre rêve. Si vous cherchez l'inspiration, référez-vous à l'un des énoncés de vision les plus remarquables et émouvants jamais écrits, le discours exceptionnel de Martin Luther King Jr et sa déclaration emblématique et répétée : « Je fais un rêve. » Peut-être le pape François avait-il ce discours à l'esprit lorsqu'il écrivit sa vision pour l'Église dans *Evangelii gaudium* :

« J'imagine un choix missionnaire capable de transformer toute chose, afin que les habitudes, les styles, les horaires, le langage et toute structure ecclésiale deviennent un canal adéquat pour l'évangélisation du monde actuel, plus que l'autopréservation » (EG n° 27).

J'aime beaucoup cet énoncé, car il s'agit d'une véritable vision d'avenir, dont il est évident qu'elle suscite la passion dans le cœur du pape François, et qui a pour objet de rappeler et de revendiquer notre identité missionnaire en tant qu'Église universelle. Dans le paragraphe qui suit, il présente sa vision de ce que chaque paroisse devrait chercher à devenir :

« Elle est communauté des communautés, sanctuaire où les assoiffés viennent boire pour continuer à marcher, et centre d'un constant envoi missionnaire » (EG n° 28).

Une fois votre énoncé de vision rédigé, écrivez votre énoncé de projet personnel qui définira votre ministère. Je me suis soumis à cet exercice il y a plusieurs années et il s'est révélé incroyablement utile. Après avoir décrit en deux pages la vision qui s'imposait à moi pour l'avenir de ma paroisse, je fus capable de réduire mon énoncé d'objectif personnel à ceci : « Être un

catalyseur du renouveau de ma paroisse et de l'Église au sens large. »

L'étape suivante pour le chef est de partager cette image de l'avenir avec son équipe de direction. Le rôle du chef est d'être le premier instigateur de la vision, mais l'Esprit Saint touche le cœur de tous les hommes et de toutes les femmes. Il est nécessaire que la vision du chef soit communiquée au personnel, au conseil pastoral, à tout responsable de paroisse sans distinction de rôle ou d'attributions ; à quiconque a de l'influence. Écoutez, discutez, recevez leurs observations et affinez votre vision. Une fois ces étapes franchies, une paroisse devrait considérer cette vision d'avenir et commencer à développer un énoncé de vision officiel. L'ensemble de cette démarche réalisée à la paroisse Saint-Benoît, depuis l'identification de ma vision personnelle jusqu'à la rédaction en bonne et due forme d'un énoncé de vision pour la paroisse, m'a pris environ deux ans et demi. Voici l'énoncé de vision de notre paroisse :

« La paroisse Saint-Benoît est une communauté religieuse saine et prospère qui rapproche les gens du Christ, forme des disciples et les envoie transformer le monde. Chaque membre s'engage à louer Dieu, à grandir, à rendre service, à créer des liens et à être généreux. »

Cela ne décrit pas qui nous sommes, mais où nous allons. C'est une description de l'avenir, et elle me passionne ainsi que mon équipe de direction. Je trouve un écho de mes propres charismes dans cet énoncé, mais son aspect et son contenu sont très différents de ce que j'aurais écrit tout seul. Il est là pour nous rappeler où nous allons.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de concentrer les retours d'informations, ce qui procurera au pasteur ou au curé une source de conseils et d'éclairages sur les situations difficiles. Dans une très grande paroisse cependant, progressivement, la stratégie sera plutôt développée par le personnel de la paroisse et un petit nombre de paroissiens capables. Les réunions du conseil pastoral ne se préoccupent plus de questions tactiques, mais se concentrent uniquement sur la stratégie globale et à long terme de la paroisse. Les questions tactiques et les détails de la stratégie deviennent l'objet de réunions internes et de comités spécialisés.

Une décentralisation: avec la croissance de sa paroisse, non seulement le pasteur assurera un suivi de moins en moins direct des ministères, mais il aura également moins de contacts avec leurs responsables ou avec le personnel. Si rien n'est fait concernant cette évolution, la vie de la paroisse stagnera, engorgée par le manque de temps et d'énergie du pasteur. Dans les paroisses de très grandes dimensions, le pasteur rencontrera ceux qui, parmi les membres du personnel et les responsables de ministères, supervisent eux-mêmes d'autres employés ou responsables. Nous avons exploré cette dynamique dans le chapitre 5 lorsque nous avons étudié le développement des communautés de taille moyenne dans une paroisse.

Davantage de spécialistes: dans l'équipe d'une paroisse de taille restreinte, on trouve généralement, en plus du pasteur, quelques personnes, ordonnées ou laïcs, dotées d'une formation théologique. Ces personnes seront des généralistes et encadreront des équipes de travail. Plus grande sera la paroisse, plus elle aura besoin dans son équipe de spécialistes entraînés, pour superviser d'autres meneurs. Pour citer Keller, « les très grandes églises n'ont pas tant besoin de théologiens qui se

forment à une spécialité que de spécialistes qui puissent recevoir une formation théologique ». Le personnel des grandes paroisses doit être capable de prendre des initiatives et de tenir un ministère de manière autonome. Il lui appartiendra de prendre des décisions affectant son propre ministère sans toujours en référer au pasteur. En tant que responsables, ils doivent être en mesure d'encadrer un jour d'autres responsables. Dans les églises plus importantes, la compréhension et l'adhésion à la culture de la paroisse deviennent essentielles pour le recrutement de nouveau personnel. Ces églises ont souvent davantage intérêt à pratiquer la promotion interne qu'à recruter à l'extérieur. Lorsque cela arrive, il faut prendre bien soin de former le nouveau membre d'équipe à l'histoire, à la culture et aux valeurs de la paroisse.

L'évolution du rôle du pasteur: cet élément a un impact énorme sur la santé d'une paroisse et sur celle du pasteur. Tant le curé que les paroissiens doivent adapter ce qu'ils attendent de la fonction de pasteur quand celle-ci gagne en importance. Les sociologues nous disent que la plupart des pasteurs peuvent s'occuper directement de 200 personnes. Quand les gens attendent du pasteur une disponibilité sans faille et une relation privilégiée, quelle que soit la taille de la paroisse, alors déception et lassitude sont inévitables. Dans une grande paroisse, le pasteur ne consacrerait pas la majeure partie de son temps à son ministère, mais déléguerait ce travail, de manière à pouvoir passer davantage de temps à prêcher, guider, développer et communiquer sa vision, et assurer le suivi de la stratégie. De notre point de vue catholique, le ministère sacramentel sera au cœur de la fonction de pasteur.

À la paroisse Saint-Benoît, à cause de notre frustration et grâce aux lumières de gens comme Keller, nous savions que la

première stratégie à développer impliquait de réviser la composition du personnel et les structures hiérarchiques pour refléter la nouvelle culture de groupe de notre paroisse. Il fallait en passer par là pour pouvoir aborder notre mission de manière stratégique.

Les changements apportés au conseil pastoral

Comme je l'ai dit, le conseil pastoral ne fonctionnait plus comme un comité de gestion ou un organisme rapporteur, mais se vouait à la stratégie globale. Malgré l'excellence et le talent de ses membres et de ses responsables, nous rencontrions des difficultés.

Il y eut deux changements majeurs. Dans un premier temps, nous avons augmenté le nombre des membres de l'équipe paroissiale dans le conseil, choisissant les employés qui avaient les compétences les plus stratégiques et qui supervisaient des groupes. Cela signifiait augmenter le nombre total de places au conseil, de manière à ce que le personnel et les paroissiens soient représentés en nombre égal. Nous y sommes parvenus en introduisant un processus de sélection en cinq étapes, qui commença par un appel général à candidature à tous les paroissiens, mais nous donna d'excellents membres sans passer par aucune sorte d'élection. Ces nouveaux membres contribuèrent à apaiser les inquiétudes de voir le conseil dominé par le personnel de la paroisse.

Dans un second temps, nous avons mis fin aux réunions mensuelles de deux heures. Nous nous réunissons à présent tous les deux mois pendant au moins quatre heures, généralement un samedi matin. Le programme est établi longtemps à l'avance et on attend des membres qu'ils arrivent préparés, par la lecture en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

volumes sur l'exécution des plans de stratégie. Dans ce qui suit, je vais exposer comment j'ai utilisé mon temps pour superviser la mise en exécution de notre plan stratégique.

Délégation, responsabilisation

J'ai abordé ce principe dans le cinquième chapitre. Dans toute église dépassant huit cents membres, le curé et les paroissiens devront l'adopter. Le curé doit renoncer à la tentation de tout contrôler et de tout gérer de près. De la même manière, les fidèles doivent abandonner l'idée d'une paroisse où le prêtre prend part à toutes les réunions, toutes les activités et tous les ministères. La taille va déjà empêcher cela, mais ce n'est pas la seule raison pour laquelle le curé doit réduire son contrôle sur les ministères. Le principe positif de subsidiarité doit s'appliquer. La subsidiarité signifie que les décisions qui touchent des gens doivent être prises, autant que possible, par ceux qu'elles touchent. De cette manière, ce sont les fidèles qui sont titulaires de leurs propres ministères. À moins qu'une paroisse ne soit sur le point de se jeter du haut d'une falaise, le pasteur n'a pas besoin d'interférer dans ses décisions. Il peut donner de simples conseils et des suggestions, mais il doit accepter des décisions avec lesquelles il est en désaccord (quand il s'agit, bien entendu, d'aspects de la vie de paroisse qui ne concernent ni la foi, ni la morale).

Dans certains ministères, les exigences de subsidiarité placeront le pasteur au cœur de la prise de décision. Les décisions prises par le conseil pastoral, le comité des finances, l'équipe d'intendance et d'autres encore concernent des organes vitaux de la paroisse et le curé doit y être impliqué. Les décisions du conseil paroissial sont finalement celles du curé en

accord avec son conseil. En même temps, si un groupe entier de laïcs compétents qui prennent soin de la paroisse et adhèrent à son idéal, s'oppose à un plan d'action lors d'une réunion du conseil pastoral, le curé doit être sage en acceptant de céder le contrôle.

Dans une paroisse, le seul moyen d'alléger le contrôle sans que tout s'écroule, est de mettre en avant la responsabilisation des fidèles. Chaque ministère doit faire un compte rendu soit à un membre de l'équipe paroissiale, soit à un responsable de ministère qui rendra compte à son tour à un membre de l'équipe, puis celui-ci fera tout remonter au curé. De plus, cette responsabilisation s'enracine dans l'idéal et la culture de la paroisse. Car si les ministères sont dirigés par des laïcs compétents qui sont entièrement d'accord avec la direction que prend la paroisse, alors vous avez une combinaison gagnante.

Le déclic

Déléguer le contrôle demande de responsabiliser les laïcs dans le ministère. Si un curé veut déléguer une vraie responsabilité à un paroissien, il doit aussi lui déléguer une vraie autorité. Cette autorité et cette responsabilité conduiront à la multiplication des ministères à l'intérieur de la paroisse. Les paroissiens se sentiront vraiment investis dans ce qu'ils feront et ils ne le feront plus seulement pour faire plaisir au père. Cette responsabilisation s'apparente à un déclic. Discerner, solliciter, responsabiliser et former les responsables sont des actions vitales pour l'essor de l'église paroissiale. Cela signifie que le curé doit toujours, par principe, céder à des paroissiens les parties de son ministère qui ne sont pas essentielles à son rôle de prêtre et de curé. Quelqu'un a dit un jour que ce qui fait un

bon chef, ce n'est pas le nombre de subordonnés, mais c'est le nombre de chefs qu'il a formés.

Ce principe ne s'applique pas uniquement au curé, mais à toute l'équipe paroissiale et, bien entendu, à tous les responsables de ministère. Je dis tout le temps à notre équipe qu'elle n'est pas là pour faire le travail, mais pour appeler les autres à le faire et les responsabiliser. Notre équipe et nos responsables de ministère sont les responsables de responsables. Déléguer donne à une paroisse la possibilité de se développer et plus une paroisse se développe, plus le curé, son équipe et les responsables de ministère auront à déléguer.

Les sessions d'encadrement

J'ai déjà parlé du rôle que jouent ces réunions pour aider les paroissiens à adhérer pleinement à notre idéal. Dans toute grosse paroisse, il est important d'investir dans des responsables. Les chefs doivent être identifiés, soutenus, écoutés, formés et encouragés. C'est pourquoi, trois à quatre fois par an, nous rassemblons tous les responsables de ministères de la paroisse et leurs successeurs potentiels pour une session avec le conseil pastoral et l'équipe d'intendance lors d'une matinée de prière et de réflexion.

Ces sessions nous donnent l'opportunité de développer l'idéal de la paroisse, d'écouter les remontées d'expérience, de discuter entre responsables et d'étudier quelques aspects du management. Nous pouvons expliquer aux responsables de ministères comment évaluer leur ministère, comment être de vrais responsables et pas seulement des coordinateurs, comment déléguer et moins monopoliser le travail et comment préparer la succession pour de nouveaux responsables. À Saint-Benoît,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les sacrements : notre plus grande opportunité pastorale

Faire des disciples, vous vous souvenez ?

Davantage de « bric-à-brac » à sortir

Ex opere operato

Le concept de grâce sacramentelle

Le baptême des enfants

Le défi

Le coût de l'inaction

Nouveaux modèles de pastorale

Notre œuvre auprès des enfants

La jambe de bois

C'est dans la préparation des sacrements que nous investirons le plus de temps et de ressources

Toute catéchèse et toute préparation aux sacrements doivent s'appuyer sur la famille

La réception des sacrements ne sera plus basée sur l'âge ou le niveau scolaire

L'eucharistie du dimanche sera restaurée et mise au centre de nos programmes.

La confirmation et les jeunes

Préparation au baptême

Le mariage

Rites de l'Initiation Chrétienne des Adultes (RCIA)

Conclusion

7 - LE CHEF DE LA MAISONNÉE

L'importance fondamentale de la direction

Où est le palet ?

Apprendre à diriger

Les obstacles culturels

La vulnérabilité

Vision d'avenir

Développer une vision d'avenir pour la paroisse

Sortir des sentiers battus

Gratter là où ça démange

Les charismes

La rédaction

Communiquer la vision

Investir dans les personnes déterminantes

La prédication

L'enseignement

La stratégie

Être stratégique dans la stratégie

A. La taille de l'église

B. Les dynamiques de groupe

Les changements apportés au conseil pastoral

Les remaniements du personnel

Quand les réunions vous tuent

Développer une stratégie

Des déclarations d'intention et d'idéal

L'analyse des valeurs

Analyse des cinq systèmes

- Système 1 : la louange
- Système 2 : l'évangélisation
- Système 3 : la condition de disciple
- Système 4 : la communion fraternelle
- Système 5 : le ministère

L'analyse FFPM

Le plan quinquennal

Mettre le plan stratégique à exécution

Délégation, responsabilisation

Le déclic

Les sessions d'encadrement

Composition de l'équipe

L'état de santé de l'équipe paroissiale

Se construire une carapace

Élever notre vision

Conclusion

Achevé d'imprimer par **ISI PRINT**,
en décembre 2015

N° d'imprimeur : XXX

Dépôt légal : décembre 2015

Imprimé en France